

HISTOMAG'44

HORS SERIE N°7 - janvier 2012



Premier bimestriel historique gratuit

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

HORSERIE

AVEC UNE PREFACE DE FRANCOIS DELPLA



HATTEN - RITTERSHOFFEN - OPERATION NORWIND
« ILS REVIENNENT ! »

Janvier 1945 - Bataille de blindés en haute Alsace...

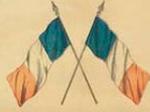
HISTOMAG'44



Modèle N° 1

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

METROPOLE



LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier bimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre rédacteur en chef.

Contact : Histomag@39-45.org

Le Ministre de la Guerre. Le Ministre de la Marine. Le Ministre de l'Air.



REDACTION

Rédacteur en chef :

Daniel Laurent

Conseillers de rédaction :

Prosper Vandembroucke et Vincent Dupont

Responsables qualité :

*Danielle Lelard, Nathalie Mousnier,
Germaine Stéphan et Laurent Liégeois*

Responsable mise en page :

Alexandre Prétot

Responsables rubriques :

*Jean Cotrex, Philippe Massé
et Michel Wilhelme*

Responsables informatique :

Frédéric Bonnus et Pierre Chaput

AUTEURS

*Eric Schell
François Delpla
Vincent Dupont*

SOMMAIRE

N°HS7

Edito	3
Préface de François Delpla	4
La bataille de Hatten-Rittershoffen	
- Introduction	5
- Hatten-Rittershoffen, une bataille de blindés	6
- Conclusion de Vincent Dupont	29

Chères lectrices, chers lecteurs,

Notre ami Eric Schell, alias *alsa.se* sur le forum, avait proposé à la rédaction de votre *Histomag'44* un article sur la bataille de Norwind.

Norwind ! Attaque allemande peu connue qui a pris place durant les premiers jours de 1945 en Alsace, comme en parallèle de l'offensive allemande dans les Ardennes. Dernier soubresaut à l'Ouest du Reich aux abois. Sujet intéressant et bien évidemment accepté.

Quelle ne fut pas notre surprise à la réception de l'imposant pavé baptisé "article" par Eric, sans parler de la masse impressionnante de ses illustrations ! La décision d'en faire un Hors-série fut quasi-immédiate.

François Delpla a eu la gentillesse de lire le papier d'Eric et de nous confier une préface qui remet cette bataille dans le contexte des intentions et espoirs de Hitler à ce sujet, nous permettant au passage de respecter l'une des traditions de l'*Histomag'44*, à savoir le joyeux mélange dans le même sommaire d'historiens professionnels et d'enthousiastes amateurs.

Notre dernier bimestriel, le no. 75, a rendu hommage aux Bretons. Je souhaite que nos amis alsaciens et lorrains voient dans ce Hors-série no. 7 une façon de rendre hommage à l'Alsace et à la Lorraine, terres françaises dont les habitants ont eu à souffrir pendant des décennies de tentatives, vaines, de les faire changer de nationalité.



Je rappelle que l'*Histomag'44*, tout en étant très fier de bénéficier de l'aide d'historiens professionnels, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain, l'apport d'Eric dans ce numéro en servant de preuve si besoin était.

Une idée, un projet, contactez la rédaction !

À bientôt.



Préface : Nordwind, consignes et espoirs du dictateur

Par François Delpla

L'opération *Nordwind* est lancée par Hitler le 28 décembre 1944. Il fait aux commandants des divisions engagées et à leurs états-majors, en son QG de Bad Nauheim, en présence du maréchal von Rundstedt, un discours qui indique par ses silences comme par ses affirmations ce qu'il attend de cette opération et, plus largement, ce qu'il espère encore pouvoir sauver. Le scribe qui assure la mise en forme du discours précise que le Führer a parlé sans aucune note. Il semble qu'il soit encore au meilleur de sa forme intellectuelle, contrairement à un préjugé courant qui veut qu'il n'ait plus été, dans les derniers mois de la guerre et de sa vie, que l'ombre de lui-même. Un préjugé, il est vrai, entretenu par lui-même, comme bien d'autres erreurs à son sujet. Il n'avait en effet pas parlé en public ou à la radio depuis le fameux discours du 20 juillet annonçant qu'il avait survécu à l'attentat contre sa personne, et les journaux donnaient très peu de nouvelles de lui, ce qui alimentait des rumeurs sur son délabrement physique, mental et politique.

« La réussite de l'attaque dans le nord de l'Alsace, dit-il, conditionne de nouveaux coups portés sur le front ouest ». Il s'agit d'exploiter au plus vite l'affaiblissement de l'ennemi, qui a dû dégarnir ce secteur pour faire face à l'attaque surprise déclenchée dans les Ardennes deux semaines plus tôt. Celle-ci a créé une « brèche » et Hitler veut l'élargir au sud par une « seconde offensive », puis d'une troisième. Dans l'immédiat, il faut percer vers Saverne pour déboucher au plus vite sur la plaine rhénane. Le but est moins de gagner du terrain (même si la récupération du minerai de fer lorrain est présentée comme essentielle) que de détruire des divisions ennemies : quatre au moins, cinq si possible et six dans le meilleur des cas. Hitler ne fait pas de triomphalisme, ne dore pas trop la pilule et analyse avec pondération ce qui a et ce qui n'a pas bien fonctionné dans l'offensive des Ardennes.

Ces destructions d'effectifs et de matériels sont censées avoir de puissants effets moraux. Les Français seront « déprimés » de voir un morceau de terre alsacienne à nouveau envahi et les ennemis d'autres nationalités, qui combattent loin de leurs pays, seront moins motivés si le combat devient plus dangereux. Mais les effets moraux seront surtout importants sur le peuple allemand. Il lutte « pour sa survie », il sera « anéanti » s'il perd la guerre. L'offensive des Ardennes lui a redonné le moral, mais « il faut éviter que ce soulagement ne se retransforme en léthargie ». Les succès obtenus pendant la nouvelle offensive rendront ce peuple « prêt à tous les sacrifices humainement possibles ». A ces considérations somme toute logiques, Hitler ne craint pas d'ajouter une idée fantaisiste, mais propre à dramatiser encore l'enjeu : les Alliés seraient en train de copier les V1 et les V2, qui leur permettraient de détruire rapidement la Ruhr, il faut donc « apurer la situation » au plus vite. C'est aussi une manière de rappeler et de survaloriser l'exis-

tence de ces « armes nouvelles » qui étaient censées renverser le cours de la guerre et dont l'annonce servait à la propagande et à la diplomatie allemandes de compensation magique aux échecs militaires, depuis plusieurs années avant qu'elles ne soient mises en service au cours de l'été 1944.

Magie encore, la date symbolique de la Saint-Sylvestre, qui est censée avoir toujours porté bonheur à l'Allemagne. On ne voit pas bien quand, et l'orateur ne le précise pas. En revanche, on retrouve là son propre fétichisme des dates, qui lui a fait prendre certaines décisions ou fixer certaines opérations lors de jours censés être fastes, par exemple le 22 juin ou le 9 novembre ; l'ennemi, lui, est censé accorder plus d'importance au Nouvel An qu'à Noël, et va voir dans cette défaite un bien mauvais présage, pour toute l'année.

Ce discours comporte aussi, dans sa première partie, des considérations générales sur le camp adverse, et notamment sur Churchill, sur le communisme et sur les tentatives du premier pour contenir le second. Hitler parle des remaniements territoriaux convenus par les Alliés en Pologne, avec des acquisitions soviétiques vers l'est compensés par des gains polonais aux dépens de l'Allemagne, vers l'ouest. Ces frontières toujours bien en place en 2011 sont censées ne pas durer, car, une fois l'Allemagne à terre, plus rien n'arrêterait l'Armée rouge ! Et sûrement pas Churchill, qui vient de subir à Athènes un « échec ridicule » contre le communisme – alors qu'il a, au contraire, consolidé un gouvernement de droite et marginalisé- avec la bienveillance de Staline- la résistance communiste. Le fait qu'il s'empresse de triompher parce qu'aucun accord n'a été signé pendant le séjour de Churchill à Athènes, alors qu'il va y en avoir un quelques jours plus tard consacrant la défaite des rouges, montre que Hitler a bien compris que cette affaire était de très mauvais augure pour lui. Il a en effet un espoir et un seul, qu'il montre par ce discours comme par ses actes : que la progression des armées occidentales et soviétiques les unes vers les autres s'achève en une dispute sanglante, permettant à l'Allemagne de limiter les dégâts en s'alliant avec les Occidentaux contre les Soviétiques.

L'Allemagne avait jusque là, depuis le débarquement de Normandie, massé plus de forces à l'est et reculé plus vite à l'ouest. Le *Wacht am Rhein* des Ardennes et *Nordwind*, son prolongement alsacien, sont un correctif destiné à montrer que l'Allemagne ne s'abandonne pas aux Occidentaux et entend certes négocier avec eux, mais sur un pied d'égalité. C'est de ce dernier espoir, point complètement irréaliste, que la résistance des Alliés dans le nord de l'Alsace va, pour une bonne part, dépouiller ce Führer aux abois.

Bibliographie : *Hitler and His Generals: Military Conferences 1942-1945* (Helmut Heiber, éditeur), New-York, Enigma Books, 2004.

Introduction

Par Eric Schell

Dès mon plus jeune âge, j'ai été baigné par l'ambiance d'un petit village alsacien. Ce petit village où je ne suis pas né, mais où naquit ma maman en 1934, c'est Hatten. Les maisons étaient chiches, la plupart en briques rouges non enduites. Il n'y avait pas de bâtiments anciens, hors d'âge, remarquables. Mais cela ne m'avait pas marqué. Les maisons se ressemblaient en peu toutes. Toutes ou presque, possédaient une grange, des animaux et un potager. Les habitants étaient presque autonomes. C'était un village rural, où aurait pu régner une certaine douceur de vivre, où les habitants semblaient tout avoir pour être heureux. Tout ? Peut-être pas. Les gens n'étaient pas très expressifs, ils semblaient marqués.

Par la dureté du labeur ? Certainement. Mais ils semblaient surtout empreints d'un vécu particulièrement difficile. C'était surtout visible chez les plus anciens. C'est une image qui m'est restée.

Dans ma famille maternelle, le passé n'était jamais évoqué, sauf de très rares fois, où ma maman disait que Hatten avait «dégusté» pendant la guerre. Mais jamais l'on ne parlait des habitants, d'éventuelles souffrances vécues et on ne rentrait jamais dans les détails. Un sentiment de pudeur plus que de douleur était palpable. Je ne comprenais pas toujours les rares allusions faites à la guerre. Quand on est jeune, on ne comprend pas. Chez les plus anciens, là, il y avait des comportements vraiment incompréhensibles pour l'enfant que j'étais. Je me souviens d'une tante qui lorsqu'elle regardait par la fenêtre, voyait des soldats américains se mouvoir dans sa cour... Elle ajoutait qu'il fallait se mettre à l'abri. C'est en grandissant que je compris que cette tante était loin d'être folle. Elle avait été traumatisée. Comme, semble-t-il, beaucoup d'habitants de cette tranche d'âge.

L'origine de ce traumatisme est à replacer dans les premiers jours de 1945, dans le contexte de l'offensive allemande « Nordwind ». Et plus précisément dans le déroulement d'une terrible bataille qui avait pour théâtre les villages de Hatten et Rittershoffen.

J'ai toujours su que dans le village natal de ma mère, il s'était passé quelque chose. Quelque chose d'important et de grave. C'est au fil des années et de mes recherches que j'ai compris, que j'ai pris connaissance du terrible destin de ce village.

Combien d'entre vous ont entendu parler de la bataille de Hatten-Rittershoffen, qui opposa en janvier 1945, blindés allemands et américains ? Si peu de gens en ont connaissance, c'est peut-être bien à cause de l'armée américaine qui n'a jamais reconnu l'opération « NORDWIND » comme une opération à part entière. Pour elle, il ne s'agissait que d'une simple diversion voulue par Hitler, pour soulager le front des Ardennes qui commençait à s'enliser. Une simple diversion ? Peut-être, mais une offensive qui verra s'affronter très durement, en Alsace, Américains et Allemands lors de cette terrible bataille. Celle-ci se déclenche sans évacuation préalable de la population et sera à l'ori-

gine d'un bilan humain et matériel très lourd. Elle sera comparée par ses « acteurs » américains à Anzio (Italie) ou à la bataille des Ardennes de par son déroulement. Le général Jacob L. Devers, commandant le 6^e groupe d'armées, a reconnu que la bataille de Hatten-Rittershoffen était une des plus grandes batailles défensives de la seconde guerre mondiale. Ceci en dit long.

Les années passant, les témoins de cette tragédie sont de moins en moins nombreux. Le devoir de mémoire, lui, doit se poursuivre. Il ya bien des ouvrages qui ont été écrits sur l'opération Nordwind, mais un seul a vraiment traité la bataille en question, et dans ses moindres détails. Cet ouvrage particulièrement bien structuré a été écrit par une passionnée d'histoire locale, Madame Lise POMMOIS. Elle a réalisé un impressionnant travail de recherches, en Alsace, en Allemagne et aux Etats-Unis, qui lui a permis de recueillir une masse impressionnante de documents, photos, écrits et témoignages.

J'ai soumis mon projet d'article pour Histomag 44' à Mme POMMOIS. Elle m'a accordé sa confiance (et je l'en remercie particulièrement) en m'autorisant à utiliser comme support principal pour sa rédaction, ses écrits intitulés « *Opération Nordwind, les blindés dans l'affaire de Hatten-Rittershoffen, 9-20 janvier 1945* » diffusés dans un numéro hors série de la revue l'Outre-Forêt, publié en 1995 par le Cercle d'histoire et d'archéologie de l'Alsace du nord. Je remercie Mme POMMOIS pour sa confiance ainsi que M. WEIGEL Bernard, Président du Cercle d'histoire, de m'avoir autorisé à utiliser leur support.

Je souhaite que les lecteurs conviennent que cette tragédie s'inscrit dans les annales des grandes batailles de la seconde guerre mondiale. La (re)connaissance de ces événements contribuera à tirer cette bataille de l'oubli et à perpétuer la mémoire de ceux qui y ont perdu la vie, jeunes ou moins jeunes, civils et militaires.

Je vous souhaite autant de plaisir à lire ce numéro hors-série que j'en ai eu à l'écrire.



Nordwind – La bataille de Hatten-Rittershoffen, une affaire de blindés

Par Eric Schell

Le titre est évocateur. Combien de personnes ont connaissance de cette bataille ?

L'armée américaine n'a jamais reconnu l'opération « NORDWIND » comme une opération à part entière. Pour elle, il ne s'agissait que d'une simple diversion voulue par Hitler, pour soulager le front des Ardennes qui commençait à s'enliser. Une simple diversion ? Peut-être, mais une offensive qui verra s'affronter très durement, en Alsace, Américains et Allemands lors de la terrible bataille impliquant des blindés, dans les villages de Hatten et Rittershoffen. Cette bataille qui se déclenche sans évacuation préalable de la population, sera à l'origine d'un bilan humain et matériel très lourd. Elle sera comparée par ses « acteurs » américains à Anzio (Italie) ou à la bataille des Ardennes de par son déroulement. Le général Jacob L. Devers, commandant le 6^{ème} groupe d'armées, a reconnu que la bataille de Hatten-Rittershoffen était une des plus grandes batailles défensives de la seconde guerre mondiale. Ceci en dit long.

La population de l'Outre-Forêt (territoire situé entre la forêt de Haguenau et la Lauter) a été durement touchée lors des combats qui ont précédé sa libération, entre décembre 1944 et mars 1945, et plus particulièrement la population de Hatten et de Rittershoffen.

Les événements qui s'y sont déroulés en janvier 1945 méritent d'être tirés de l'oubli. Les années passant, ceux qui ont survécu à cet enfer sont de moins en moins nombreux. Il est important pour que vive la mémoire collective, pour l'histoire, de témoigner de cette tragédie ignorée.

Combien de gens connaissent cette bataille, son importance, ses particularités et la furie meurtrière dont les deux localités furent les victimes ?

Dans cet article seront abordés, le déroulement des combats jour après jour, le quotidien et le ressenti des soldats et des civils avant et pendant la bataille, et enfin, le bilan des combats.

La chronologie sera ponctuée de nombreux témoignages, riches et édifiants, qui permettront de prendre connaissance de l'âpreté des combats et de l'horreur vécue, par les soldats et la population civile.

Pour commencer, deux témoignages qui en disent long :

Celui du Capitaine Joseph CARTER du 47^{ème} Bataillon de chars, 14^{ème} Division Blindée US :

« A 26 kilomètres juste au nord de Strasbourg, se situe Haguenau et au-dessus de Haguenau, se trouve la forêt. Maintenant en hiver, les forêts sont noires et toujours humides et froides, et à la lisière nord de la forêt d'Haguenau, à 16 kilomètres au nord-est de la ville, est situé le village de Hatten. Ou ce qui reste de Hatten ensanglanté.

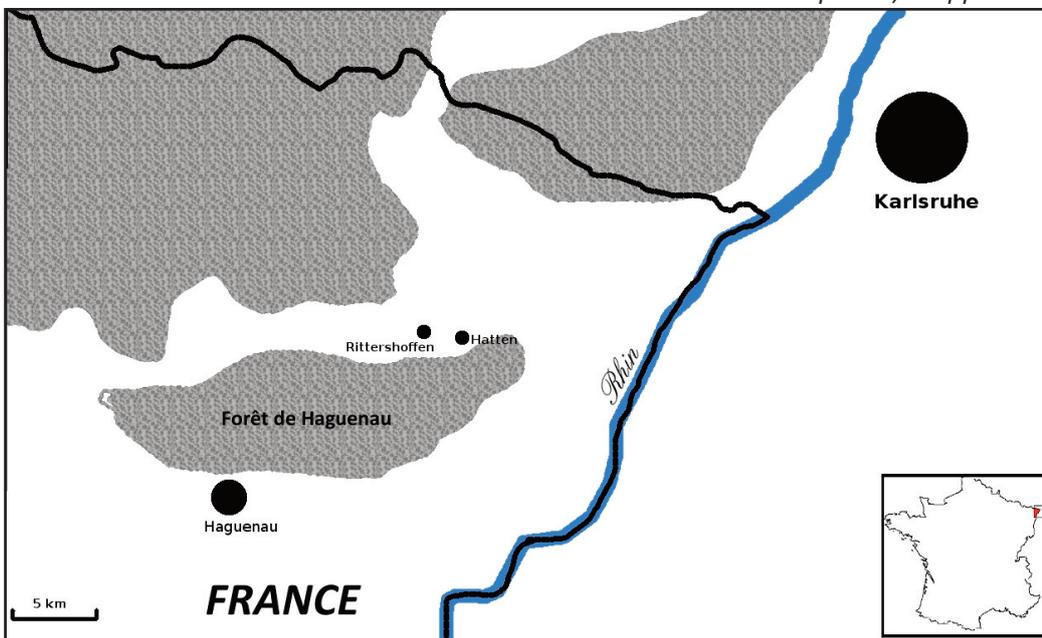
ANZIO (Italie) était plus long que HATTEN, vous diront les fantassins qui s'étaient retranchés dans cette misérable tête de pont semaine après semaine sous les bombardements. Mais pour ce qui est de la pure tension, sanglante et vicieuse, heure après heure et jour après jour, Hatten était plus terrible.

Les Allemands se trouvaient dans la maison voisine, et aussi dans la maison de l'autre côté de la rue (plus d'une fois ils se trouvaient dans la cave, alors que vous vous trouviez à l'étage) et sur les collines au nord du village.

Quand vous faisiez un mouvement, l'Allemand tirait à la mitrailleuse et si vous vous déplaçiez de nouveau, il tirait au bazooka, et si vous aviez encore la faculté de vous déplacer, il appelait en renfort le corps d'artillerie et vous repérait depuis les collines. Cela n'avait aucune importance.

Si vous étiez un homme seul, il ouvrait le feu avec un mortier, si vous vous déplaçiez en char, il faisait appel aux bazookas par sections, aux mortiers, chars et mitrailleuses anti-chars, et à l'artillerie.

Si vous étiez un fantassin, vous vous couchiez contre le mur dans une cave, mettant votre espoir en Dieu pour qu'aucune charge à haut explosif



ne vienne atterrir directement sur la maison, puis vous sortiez pour l'attaque et repousser les contre-attaques, encore une fois et encore. Vous combattiez au mortier et à la mitrailleuse, à la grenade et au fusil et à la baïonnette, et vous appeliez votre propre artillerie... Tout cela pour conquérir une misérable maison. Alors l'Allemand contre-attaquait.

Si vous étiez dans un char, vous étiez assis avec votre œil collé au télescope et votre pied sur la gâchette de fer... parce que si vous regardiez ailleurs, vous n'auriez pas eu le temps de replacer votre œil avant que les bazookas et mitrailleuses anti-chars soient sur vous. Quand cela était terminé, il était difficile de dire ce qui fut une rue et ce qui fut une maison, l'artillerie avait tout soufflé »

Et celui du général E.M. LYNCH, USA :



Insigne de la 14ème DB US

« L'opération Nordwind a prouvé deux choses : tout d'abord que la guerre est injuste envers les combattants, d'autre part que cette injustice est rarement apparente dans les livres d'histoire. Interrogez n'importe quel Américain sur les opérations offensives allemandes en Europe pendant l'hiver 1944-45 et il se mettra à discuter de la bataille des Ardennes avec force détails. Evoquez ensuite la bataille d'Alsace et il vous regardera avec incompréhension. Et cependant, si l'on compare les deux campagnes, on peut dire que la bataille des Ardennes a été surtout remarquable par son importance et ses échecs imprévus alors que la campagne d'Alsace l'a été par sa portée et ses succès non programmés. Mais rien de tout cela ne figure dans les livres d'histoire.

« Ceux qui ont participé aux combats de l'opération Nordwind méritent que l'on réponde à deux bonnes questions. Pourquoi la campagne s'est-elle déroulée ainsi ? Le bilan en valait-il la peine ? On se pose encore la question cinquante ans plus tard. Ce n'est que lorsque les historiens ont étudié les détails de Nordwind que le brouillard de la guerre commença à se lever. Ce qui en est sorti est une image bien différente de son intensité et de son importance.

Nordwind atteignit son point critique pendant les deux semaines de la bataille de Hatten-Rittershoffen. Contrairement cependant à ce qui se passa au nord, à St-Vith et à Bastogne, les Allemands ne purent jamais contourner et saisir les deux villages, en dépit des forces nouvelles qu'ils engageaient presque chaque jour. C'est là que nous trouvons la raison du succès des Alliés.

Ce succès dans la bataille de Hatten-Rittershoffen dépendit des efforts héroïques accomplis par les Américains sur le front tout entier de la 7ème Armée. Toutes les unités, grandes et petites, jouèrent un rôle essentiel dans l'issue de la bataille en empêchant les Allemands d'encercler nos fantassins et nos chars dans les deux localités et de renforcer leurs forces à partir de la tête de pont de Gamsheim. Leur courage permit

de protéger les arrières des forces du général Patton pendant son attaque dans les Ardennes, de tenir la plaine d'Alsace en face d'un ennemi déterminé et d'assurer la sécurité de Strasbourg. Pour un tel « amalgame » de soldats-citoyens qui avaient grandi en jouant aux « cow-boys et aux indiens » et aux « gardarmes et aux voleurs », c'était un exploit remarquable.

La première libération de Hatten et Rittershoffen le 13 décembre 1944 :

Les deux localités se trouvaient sur le chemin de la 14ème Division Blindée US, commandée par le général A.C. Smith, et qui devait participer à l'attaque générale en direction de la frontière du Palatinat. Le 13 décembre la 14ème DBUS atteignait Hatten sans rencontrer d'opposition. Ce fut un énorme soulagement pour la population. Les Américains traversèrent le village avec leur matériel, depuis les chars jusqu'aux jeeps, sans tirer un coup de feu. Un garde-chasse hissa le drapeau français au clocher de l'église. Dans le village de Rittershoffen il en était de même, des drapeaux bien cachés durant ces années de guerre, sont réapparus aux fenêtres.

Mme Singer Clémence de Rittershoffen se souvient : « Le 13 décembre au matin, vers 10h, mon cousin arriva, tout haletant, sur son vélo, en criant « Les Américains sont dans la Hohl ! » (C'est le dernier virage avant l'entrée de Rittershoffen en venant de Betschdorf).

Toute la population accourut au carrefour près de l'église d'où devaient arriver les Américains. Bientôt on entendit un grondement sourd qui se rapprochait et le premier char américain déboucha, puis un deuxième, un troisième, des jeeps pleines de soldats américains, et cela continuait. On était fous de joie, on criait, on applaudissait. Etre libérés après quatre années d'occupation sans tirs de canon ou d'artillerie, et surtout sans blessés ni morts, c'était presque incroyable. Les soldats nous jetaient des barres de chocolat, du pain blanc comme la neige, et une sorte de pâte à mâcher qu'on ne connaissait pas, c'était le fameux chewing-gum. Les femmes du village offraient un verre de schnaps aux soldats car il faisait très froid. On admirait tout ce matériel qui passait et se dirigeait vers Hatten.

Le soir, une patrouille de soldats américains descendit notre rue de chaque côté, avec des mitraillettes pointées vers les maisons. Les soldats avaient le visage tendu. Nous avons appris que la Military Police avait détecté un émetteur allemand dans une cave et avait fait prisonniers des soldats allemands »

Les GI's avaient espéré fêter Noël à Berlin mais ce sera finalement en Alsace. C'était un Noël inoubliable, un Noël de repos et de paix. Les GI's célébrèrent Noël avec les habitants bien qu'il ne restât plus guère que des vieillards, des femmes et des enfants. Les hommes ayant été enrôlés dans la Wehrmacht ou partis au Volksturm.

Le sergent Fred S. Hirsekorn et le soldat James M. Melton de la compagnie C du 25ème Bataillon de chars se trouvaient à Rittershoffen et se souviennent : « C'était la veille de Noël et nous étions assis dans les maisons de nos nouveaux amis. Nous priions pour obtenir la paix sur la terre et aux hommes de bonne volonté. Les prières étaient ferventes et sincères parce

que ces gens venaient d'être délivrés des occupants nazis qui avaient substitué la guerre et la haine à la religion. Ces gens étaient accueillants et amicaux et ils essayaient de nous faire oublier que nous étions loin de ceux que nous aimions, surtout en cette période de fêtes. Ils craignaient le retour des Allemands et se réjouissaient d'autant plus de notre présence. Oui c'étaient les mêmes personnes dont les maisons allaient se transformer en enfer quelques semaines plus tard. »

Berthe Holtzmann, de Rittershoffen se souvient que les Américains avaient décoré son arbre de Noël en y suspendant les cartes de vœux qu'ils avaient reçues de chez eux. Trois soldats entrèrent chez elle alors qu'elle chantait « Stille nacht » (douce nuit) avec ses enfants et ils se joignirent au chœur.

Une autre habitante se souvient de la messe de minuit en l'église du village. Il y avait plus de soldats que de civils dans l'église. A la fin de l'office, ils chantèrent « douce nuit » en anglais. Cette habitante ne l'oubliera jamais. Elle avait le cœur gros, sans nouvelles de son père. Et dans chaque famille il manquait un être cher, soit incorporé de force, soit déjà mort au front, soit caché quelque part.

Ce fut une période de repos pour la 14^{ème} DBUS, du moins pour ceux du 25^{ème} bataillon de chars.

Les derniers jours de l'année 1944 passèrent rapidement et le 31 décembre arriva. Les habitants s'apprêtaient à fêter le Nouvel An...



Dernière vue de Hatten avant les combats

Déclenchement de l'opération Nordwind (31 décembre 1944 – 23h) :

Mme Singer Clémence de Rittershoffen se souvient que les célébrations du Nouvel An furent interrompues : « A la saint Sylvestre, nos Américains nous ont invitées, ma sœur Suzanne et moi, à manger de la dinde et un bon dessert dans la maison de l'école située presque à côté de la nôtre. Mais subitement les téléphones sonnèrent, les Américains devinrent très nerveux et se mirent à courir de tous les côtés. Assez déçus, ils nous firent comprendre qu'ils étaient obligés de partir. Adieu bonne dinde ! C'est la dernière fois que nous vîmes ces Américains ».

Les Américains venaient d'apprendre le déclenchement de l'opération Nordwind. Les Allemands venaient de lancer leur dernière offensive.

Eisenhower ordonna le repli du plus gros des troupes sur la position principale des Vosges. Il est difficile de concevoir la circulation intense qui régna sur les routes enneigées dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1945 : les véhicules se croisaient, dérapaient sur le verglas, versaient dans le fossé. Les embouteillages étaient gigantesques. La ligne de défense dut se repositionner sur la ligne Maginot.



Soultzforêt après l'attaque aérienne du 30 décembre 1944

Le retour des Allemands et la fuite des civils :

Les Allemands étaient parfaitement au courant du mouvement de la 79^{ème} DIUS et ils en profitèrent pour pousser des patrouilles de reconnaissance le long du Rhin côté Français.

Le 4 janvier les patrouilles allemandes devinrent plus agressives. En fin de journée, l'ennemi avait réinvesti les hauteurs de Wissembourg. Une patrouille allemande fut capturée à l'ouest de Niederseebach. Ce même jour, Rittershoffen connut sa première victime comme en témoigne Mme Singer Clémence : « *Albert Stecher, tué dans l'actuelle rue du Stade par un éclat d'obus. Il n'a même pas pu être enterré. Plus tard, il a brûlé dans son cercueil avec sa maison. Les tirs devinrent plus intenses. On ne sortait plus de la maison. Le soir, on allait dans la cave de nos voisins, car ma mère ne voulait pas rester seule avec ses trois filles. Nous ne savions pas ce qui se passait. Personne ne nous a demandé de quitter le village. Nous avons l'espoir qu'il ne se passerait rien. Les Américains étaient toujours là. Dans la cave, il faisait très froid. Nous nous serrions les uns contre les autres. Avant la nuit, ma sœur Suzanne et moi, nous retournâmes dans la maison pour chauffer un peu de café. Quand nous revînmes dans la cave, les obus sifflaient au-dessus de nos têtes. Ma sœur a renversé le café en tombant. C'est une des dernières fois que nous sommes rentrées dans notre maison »*

Les civils commençaient à fuir de peur du retour des Allemands et des représailles.

Une famille de Wissembourg dont la femme était enceinte (Mme Ober) raconte :

« En nous réveillant ce matin là, nous avons constaté que les Américains se retiraient de leurs positions en Allemagne et avaient fait sauter les ponts sur la Lauter à Wissembourg. Nous avons donc décidé de partir et

sommes allés vers Riedseltz où nous avons été contrôlés. De nombreuses personnes ont été refoulées. Mon mari a dû parlementer avec les Américains et ce n'est que dans l'après-midi que nous avons pu continuer notre route à pied dans la neige et la glace ».



Evacuation de la population civile

Les Américains, conscients de l'importance stratégique de la plaine du Rhin et de la zone située au nord de la forêt de Haguenau (l'Outre-Forêt), aménagèrent une seconde position forte sur la Moder. Mais pour mener à bien cette tâche, il faut tenir le nord. Ils amenèrent de l'artillerie lourde et préparèrent les troupes pour un affrontement inéluctable...



Préparation des munitions

Pour les Allemands, l'importance de cette zone au nord de la forêt d'Haguenau est énorme ne attaque vers Haguenau-Strasbourg et rejeter les forces Alliées au-delà des Vosges.

Les dés sont jetés. Le secteur au nord de la forêt de Haguenau, là où se trouvent les communes de Hatten-Rittershoffen représente un intérêt stratégique pour les deux camps.

La tête de pont de Gamsheim :

Le 5 janvier, von Rundstedt savait que l'attaque dans les Vosges du Nord (Nordwind) était en passe d'échouer. La 70^{ème} DIUS, alors Task Force rattachée à la 45^{ème} DIUS, opposait une résistance farouche à Phi-

lippsbourg ainsi que dans la vallée du Muhlthal et à Wingen-sur-Moder où la 6^{ème} Division SS de Montagne avait été engagée. Blaskowitz avait voulu utiliser les divisions blindées dès le 3 janvier afin de forcer les passages des vallées vosgiennes en direction de Zinswiller et Ingwiller. Le Führer l'avait interdit : les blindés ne pouvaient être engagés pour établir les têtes de pont. Les généraux allemands considérèrent qu'il s'agissait d'une faute tactique.

Ce jour là, le principal événement fut l'établissement de la tête de pont de Gamsheim par la 553^{ème} VGD. Dans la nuit, les Allemands avaient traversé le Rhin s'emparant par surprise d'Offendorf, Herrlisheim et Gamsheim pour s'établir en fin de journée à Rohrwil-ler.



**3eme bataillon du 242ème régiment d'infanterie US
près de Königsbrück**

6 janvier le front au nord de Hatten :

Sur le front Nord, les Allemands poursuivaient leur activité de patrouilles. Celles-ci se montrèrent particulièrement agressives le 6 janvier à Stundwiller où les Américains firent quelques prisonniers parmi le groupement tactique Loewen. Mais les Allemands occupaient désormais Trimbach, Riedseltz, Ingolsheim, Oberseebach et la partie Nord de Stundwiller.

Robert Calhoun, Compagnie L, 222^{ème} RIUS raconte : *« Le trou n'était pas si mal. Il avait été creusé en forme de V. L'un des côtés du V n'avait pas de toit et faisait face au front, l'autre côté était couvert et nous l'utilisions pour dormir. Il n'y avait pas de risque de boue en raison de la température très basse, puisqu'il gelait. Il faisait vraiment froid ! La nourriture nous était apportée 2 fois par jour. Alors que je regagnais mon trou en portant une gamelle pleine d'œufs brouillés déshydratés et un quart rempli de café bouillant, je découvris que les œufs formaient un bloc de glace dur comme du béton et que je devais casser la glace dans le café si je voulais le boire, et tout cela en un laps de temps de quelques minutes... Il n'y avait pas d'eau chaude pour laver la gamelle, aussi nous faisions le contraire. Après chaque repas, nous remplissions les gamelles de neige, ce qui gelait les restes. Nous n'avions plus qu'à les essuyer »*

Les Allemands tentèrent, au cours du 6 janvier, d'enfoncer à deux reprises les avants-postes du 222^{ème} RIUS près d'Ingolsheim.

Les premiers éléments de la 21^{ème} PD (Panzer Division) furent repérés dans le secteur.

7 janvier, L'ennemi attaque Aschbach et Stundwiller :

La situation empira le 7 janvier dans le secteur Nord.

A partir de 7h, Aschbach et Stundwiller furent attaqués par des soldats allemands revêtus de tenues de camouflage. Un PC de compagnie US fût encerclé dans cette deuxième localité mais put s'en sortir grâce à un pilonnement de l'artillerie US. L'attaque des fantassins allemands était appuyée de neuf chars, mais qui se retrouvèrent bloqués dans les champs de mines. Un passage leur a été ouvert par le 220^{ème} bataillon du génie. A midi les deux localités ont été prises et les chars tentèrent de traverser le Seltzbach.



Soldats de la 79^{ème} DIUS pendant l'attaque d'Aschbach

Cette avancée n'a pu se faire qu'au prix de lourdes pertes du côté allemand. Le 313^{ème} RIUS repoussa d'autres attaques avant que l'activité ennemie ne se réduise.

Ernst GLEMM (33 ans en 1945), sous-officier dans la 21^{ème} PD se souvient : « Au début de janvier, nous avons été déplacés sur Edenkoblen dans le Palatinat avec dix chars. Nous faisons partie de l'opération Nordwind. J'appartenais à la 1^{ère} compagnie. Elle comportait 110 hommes sous les ordres du lieutenant Brehnbruck. Les soldats étaient très jeunes et avaient entre 16 et 18 ans. Le 5 ou le 6 janvier, je ne me rappelle plus des dates, nous nous sommes dirigés vers le Sud et sommes arrivés à Aschbach où nous avons eu de lourdes pertes. Nous avons perdu près de 60 hommes. Les fantassins suivaient les chars. Je dirigeais une section et étais en position sur un char. Nous avons essuyé des tirs intenses et j'ai demandé au lieutenant : « Nous devons partir d'ici ; à quoi bon rester ? Nous avons déjà perdu 60 hommes ». Il m'a répondu : « J'attends les ordres du capitaine, il est si têtu. Descendez de ce char ». J'ai donc dû descendre de mon perchoir. J'ai ajouté : « Cela n'a aucune importance que je crie du haut du char ou d'en bas ». Voilà quels étaient mes sentiments.

Nous sommes arrivés près d'Aschbach à une grange où se trouvaient des blessés. Je m'assis sur une caisse de munitions à l'entrée. Un obus tomba et six à huit hommes disparurent purement et simplement »

Dans la soirée, une circulation intense fut observée entre Stundwiller et Buhl. Ces mouvements trahissaient la mise en place des 25^{ème} PGD (Panzer Grenadier Division) et 21^{ème} PD.

Le 8 janvier, Oberroedern :

La situation n'évoluera guère au cours du 8 janvier. Le général US Wahl s'attendait à une attaque par le Nord en raison de la concentration de forces, puisque cinquante à soixante chars ennemis furent repérés à Wissembourg. Dès 7h du matin, Oberroedern fût attaqué à plusieurs reprises par des éléments de la 21^{ème} PD. Les soldats portaient des tenues de camouflage blanches. Quand ils n'en avaient pas, ils répandaient de la farine sur leurs uniformes. Après 2 échecs et la perte de 2 à 4 chars, les Allemands se replièrent sur Oberseebach. Une soixantaine de chars se trouvaient dans cette localité. Les attaques menées par la 21^{ème} PD n'ayant pas été couronnées de succès, le 25^{ème} PGD se rassembla près de Schaffhouse-près-Seltz afin d'attaquer le lendemain en direction de Hatten.

Vers 14h ce même jour, deux avions ME-262 (Messerschmitt) mitraillèrent Rittershoffen.

A Hatten, on sentait que quelque chose se préparait...



Vue aérienne du champ de bataille
Le coude entre les deux localités est la Panzerstrasse

Le 9 janvier, l'enfer se déchaîne sur Hatten...

Les Américains furent alertés à 4h du matin. Une heure plus tard, l'ennemi attaqua les avant-postes à l'Est de Hatten. Le sergent Raymon E. Hodde : « Le matin du 8, nous fûmes bombardés et mitraillés par des tirs intenses d'artillerie et d'armes portatives. Les barrages en fait n'étaient destinés qu'à nous préparer à l'attaque sur Hatten. Celle-ci vint le 9 au matin. A 5h, il sembla que l'enfer se déchaînait. « Ils arrivent » hurle le canonier. Il se mit en position derrière son arme. Des formes blanches accroupies venaient vers nous en traversant le champ couvert de neige. La neige qui était tombée toute la nuit couvrit leur progression jusqu'à ce qu'ils soient presque sur nous. Les obus hurlaient au-dessus de nos têtes et éclataient derrière nous. Le rugissement de leurs canons était assourdissant. Les tirs provenaient de deux chars, presque à bout portant. Le tir des armes portatives projetait la neige en l'air tout autour de nos positions. Un fragment d'obus tomba en plein sur notre position ».

Deux servants d'une section antichars US, Donald Johnson & George Pisano : « George et moi avions peur et cela nous tenait éveillés. Tard dans la nuit, nous entendîmes des bruits étranges. Nous ne voyions rien ni ne savions ce qui se passait. Nous n'étions que

deux enfants terrifiés. Nous avions deux grenades à main et nous envisageâmes de les utiliser en cas d'attaque. Nous pensions qu'elles causeraient plus de mal que nos revolvers ».

Au courant de la nuit, dans le Nord-Est de Hatten, une famille est réveillée par des bruits insolites. La mère va à la fenêtre et, comme elle l'ouvre, elle entend des fusils se charger : des soldats US étaient en position en face de leur maison, prêts à tirer. Toute la famille descend à la cave, ne prenant même pas le temps de s'habiller. On ne croit pas encore qu'il va y avoir une bataille ici... On ne fait pas la guerre dans un village où il y a de nombreux civils (femmes, enfants et vieillards)

Vers 7h, les premiers GI's positionnés à l'Est, étaient pris à revers. Les Allemands poursuivaient leur avance vers Hatten avec sept chars. L'artillerie était insuffisante à repousser les assaillants.

A 8h20, quatre chars ennemis surgirent de la forêt de Hatten alors que cinq autres restaient en lisière du bois. L'artillerie cette fois les força à se replier. Un char ennemi prit feu, un autre se retourna.

A 9h10, les soldats ennemis se massaient toujours à l'orée du bois. D'autres tenaient deux maisons du village. Ils en furent chassés avec l'appui d'un TD (Tank Destroyer). La situation semblait rétablie.

Lors du déclenchement de l'incendie d'une maison, un témoin, Roland Eyermann raconte : *« On arrive sur place et on commence à lancer des seaux d'eau sur les parties qui menacent de prendre feu. C'est très dur car l'eau est gelée et il faut aller dans les maisons pour en trouver. Ce qui m'a le plus étonné, c'est que personne du bas-village n'est présent : trois soldats américains me donnent un coup de main. De temps en temps, j'entendais comme des sifflements mais je n'y ai pas fait trop attention. A un certain moment, un des soldats est tombé en syncope à cause de la fumée. Mais lorsque j'ai vu passer des soldats allemands prisonniers, j'ai compris et je suis rentré à toute vitesse. J'ai fait descendre tout le monde à la cave de notre maison. Peu après, quelques chars US se sont placés derrière ma maison. Notre cave servira d'abri à de nombreux soldats américains ».*



**Les blindés allemands se dirigent vers Rittershoffen
A l'arrière plan, hatten brûle**

Vers 13h, après avoir mis le répit à profit pour se réorganiser, les Allemands se dirigèrent à nouveau, depuis la forêt, vers les positions américaines avec cinq chars et des fantassins habillés de blanc.

Les communications étaient malheureusement interrompues du côté américain, ce qui ne permit pas de diriger les tirs d'artillerie.

Au bout de dix minutes les Allemands comptaient 18 chars suivis de 20 véhicules peints en blanc, transportant chacun une vingtaine d'hommes. Des avis divergent quant au nombre de blindés engagés ce jour. Le rapport de la 79^{ème} DIUS donne les chiffres de 20 chars, 8 half-tracks et 9 véhicules de transport de troupes. Celui du CCA/14^{ème} DBUS, parle de 15 Mark IV sur le flanc Nord et 16 Mark IV sur le flanc Sud. Le 94^{ème} Escadron de cavalerie indique 16 chars, 9 transports de troupes, 8 half-tracks. Enfin, le rapport du 1^{er} bataillon/242^{ème} RIUS, parle de 18 chars et de 20 véhicules de transport de troupes. Quel que soit le chiffre exact, la supériorité allemande était évidente.

La casemate Esch fut attaquée au lance-flammes. Deux hommes en sortirent et se rendirent un peu plus tard. L'un d'eux raconte : *« Nous réussîmes à éviter un déluge d'obus de mortiers en nous précipitant dans des trous au bon moment. Les tirs étaient intenses et l'ennemi continuait à avancer en dépit de lourdes pertes. Nous continuâmes à avancer et à nous précipiter au sol jusqu'à ce que nous soyons cloués au sol. Je fis un signe de la main vers l'ennemi et ils cessèrent de tirer, si bien que je pus me réfugier d'abord derrière des pierres tombales au cimetière, puis dans le fossé dont l'eau était recouverte d'une fine pellicule de glace. Celle-ci se brisa sous mon poids. Je savais qu'ils tiraient des obus de 88 dans ma direction. L'un d'eux tomba à mes pieds sans exploser alors que je traversais la voie ferrée. Nous regardâmes ensuite le croisement en Y de la route et vîmes émerger des blindés. Nous demandâmes les tirs d'artillerie, sans effet. Quelques obus auraient pu repousser les attaquants. Nous vîmes dix chars au moins et trente véhicules de transport de troupes qui s'approchaient de Hatten. Nous cherchâmes des munitions pour les bazookas dans le PC. Nous ne trouvâmes que les chargeurs. Il n'y avait pas de munitions. Je restais au PC à attendre les ordres. La confusion y régnait. Je finis par aller derrière et essayai de grimper par-dessus le mur. Je fus accueilli par des tirs de mitrailleuse. Les Allemands couvraient le mur entier. Je rentrai dans la maison et vis qu'il était impossible de s'en échapper. Mon frère et moi pensâmes à nous cacher dans un placard et à laisser l'ennemi traverser la maison. Nous nous serions alors enfuis derrière eux. Mais les murs étaient si minces que quelques obus les auraient vite mis à terre. Nous rejoignîmes nos camarades qui étaient dehors et soudain un char fit sauter la maison avec un lance-flammes. La chaleur était insoutenable et nous nous jetâmes par un soupirail dans la cave.*

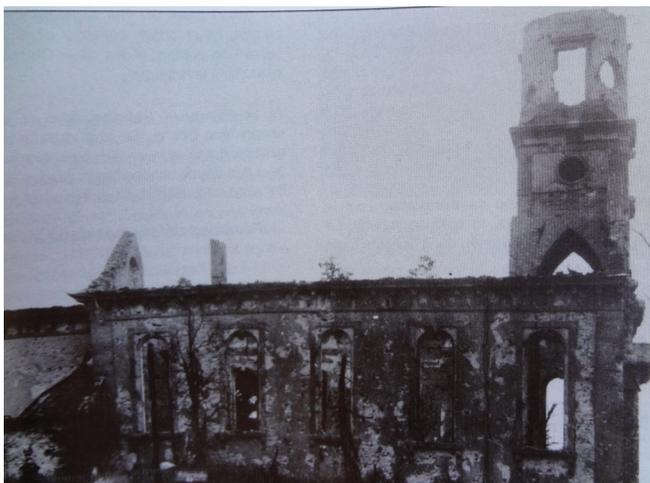
Trente hommes armés franchirent le soupirail étroit en quelques secondes. Nous ne pouvions rien faire d'autre que de rester cachés dans la cave. Si nous avions tiré, la maison aurait été détruite sans que nous ayons atteint l'ennemi. Notre mission était d'empêcher l'ennemi d'avancer et se faire tuer en quelques instants n'aurait servi à rien. Si nous nous rendions par contre, cela demanderait du temps aux Allemands. Les Américains présents dans cette cave (y compris des officiers) se constituèrent prisonniers et furent ramenés vers la casemate Esch avant d'être conduits vers Niederoedern, où ils furent stupéfaits de voir l'équipement des Allemands (le village était plein de chars, de véhicules et de troupes).

Les Allemands arrivèrent à la hauteur de la voie ferrée. Un soldat américain en position à son canon anti-char, vit arriver un blessé. Il raconte : « *On entendit un coup de feu et le soldat culbuta. Puis il se releva et repartit en courant. Il se trouvait à 25m devant notre position lorsqu'il fut touché à nouveau. Il fut touché une troisième fois alors qu'il était étendu devant nous. Nous l'entendions crier : « Au secours ! Y a-t-il quelqu'un dans ces positions ? » Nous étions pétrifiés, à l'exception de Pete Habben qui dit : « Nous ne pouvons le laisser là ».* Il alla le chercher, exposé aux tirs. Je me souviens que le blessé avait les bras, jambes et épaules transpercées par les balles. Nous lui donnâmes des soins. La raison de sa présence était qu'il voulait des munitions. Mais nous étions une section antichars et n'avions pas de munitions pour les armes portatives ».

Les communications furent rétablies vers 14h, mais c'était trop tard... L'ennemi arrivait par vagues et se trouvait à l'entrée de Hatten.

Le 10 janvier les Allemands refusent de quitter Hatten :

A l'aube, l'artillerie américaine réduisit au silence les armes ennemies placées dans le Nord-Est du village. Les Américains devaient s'emparer des parties Sud-Est et Nord/Nord-Est du village et tenter de couper tout moyen d'approvisionnement de l'ennemi. Mais les plans américains furent bouleversés par une contre-attaque allemande qui se déclencha peu avant 9h00. Il fût pratiquement impossible pour les Américains, tout au cours de la bataille, de s'emparer de la partie Nord de Hatten. Si les Allemands s'y accrochaient, c'est parce qu'ils pouvaient circuler entre Hatten et Rittershoffen le long d'un vallon protégé à la fois des regards et des tirs d'artillerie et que le départ de ce chemin se faisait dans ce quartier Nord. C'est ce que les habitants de Rittershoffen appelaient la « Panzerstrasse » (la piste des chars). Plusieurs attaques US se soldèrent par la perte de plusieurs chars dans les deux camps et le repli des Américains en fin de journée face à la supériorité allemande.



Eglise de Hatten, en ruine.

Dans la soirée il y eut un répit relatif. Les Allemands tenaient bien le saillant Nord-Est du village. Quatre compagnies d'Allemands étaient cantonnées au milieu des civils...Le secteur fut survolé par des avions à réaction, des ME-262 qui bombardèrent Hatten. Des fragments de bombes furent recueillis près de l'église.

Le 1^{er} Bataillon/242^{ème} RIUS est relevé par le 2^{ème} bataillon/315^e RIUS. La relève fut officielle vers 17h30. Les membres du 1^{er} bataillon quittèrent Hatten dans la nuit du 10 au 11 janvier par groupes de trois personnes. Une vingtaine d'hommes refusa de partir et poursuivit la lutte avec la 79^{ème} DIUS. L'action du 1^{er} bataillon/242^{ème} RIUS, avait duré 52 heures. Il avait commencé avec 33 officiers et 748 hommes, il la termina avec 11 officiers et 253 hommes. Le bataillon fût cité à l'ordre de l'Armée.

La vie dans les caves :

Les civils venaient de vivre leur deuxième jour de bataille. Chaque maison proche de la ligne de front est l'objet d'un tir concentré d'armes de toutes sortes, mortiers, anti-chars, bazookas, MG, etc. C'est un déluge de feu et de fer qui s'abat sur les positions américaines et, bien sûr, sur les gens ! Un groupe de personnes va chercher refuge chez un voisin. A peine sont-elles arrivées qu'un obus fait exploser l'entrée de la maison. Il faut chercher un autre abri. Les blessés vont avec les autres. Enfin, une maison avec une cave. Les gens doivent se serrer, quinze personnes dans une petite cave. Dans une cave on se hasarde à vouloir jeter un coup d'œil dans la rue. A peine le volet du soupirail relevé, une rafale d'armes automatiques l'arrose. La situation est telle que dans une maison les gens n'en peuvent plus. Ils quittent affolés leur cave et se font tuer à quelques pas de chez eux. Obus ? Grenades ? On n'en sait rien. Le tir incessant de toutes sortes d'armes, les obus, les mortiers et grenades, rien ne s'arrête. Souvent une voix s'élève dans l'obscurité des caves : « Quand vont-ils s'arrêter ? Mon Dieu, quand ? » A ces voix anxieuses ne répondent que le fracas des obus, le tintement et le choc mat des balles qui s'écrasent sur les murs.

Dans une autre cave, une dame visiblement à bout de nerfs déclare à un auditoire apeuré : « *Ces s..... d'Américains pourraient rester chez eux pour faire leurs cochonneries !* ». Dans cette cave, il y avait un seul Américain, mais comme beaucoup d'entre eux, il comprenait et parlait l'allemand. Il lui répondit : « *vous croyez que cela nous plaît de venir crever pour votre sale frontière ? Et puis si cela ne vous plaît pas, vous n'avez qu'à monter !* » Il se leva et sortit. Il était blessé d'un éclat d'obus à la main. Cette dame n'osa plus rien dire. Il y avait près de trente personnes présentes.



Hatten, rue de la gare.

Dans la partie Est du village, contrôlée par les Allemands, les premiers civils étaient découverts. Souvent c'était à la dernière minute, juste avant d'envoyer une grenade et ce n'est qu'à ce moment-là qu'on demandait qui était là.

Pour satisfaire leurs besoins naturels, les gens profitaient d'un moment d'accalmie souvent trompeur, car plus d'une personne a été soit blessée soit commotionnée par l'explosion d'un obus...

Personne ne se doutait qu'une terrible bataille de chars allait faire rage dans un triangle bordé au Nord-Est par le Seltzbach, au Sud par la forêt de Haguenau et à l'Ouest par la limite Ouest de la commune de Rittershoffen. Les côtés de ce triangle ne mesurent pas plus de 3 à 4 km. A l'exception des deux villages, du ruisseau utilisé pour la Panzer strasse et de la voie ferrée, le secteur est pratiquement à découvert. Les Allemands, depuis les hauteurs au Nord du Seltzbach, dominaient l'ensemble. Les Américains en faisaient de même depuis les collines au Nord-Ouest de Hatten. On pouvait donc s'attendre à un duel d'artillerie terrible. Le temps allait être marqué par la neige, le brouillard, et le vent.

Le 11 janvier l'ennemi attaque Rittershoffen :

Les artilleries des deux adversaires se déchaînèrent au cours de la nuit. Toutes les lignes de communications furent détruites. Il fût d'ailleurs très difficile de les maintenir pendant cette bataille.

A 5h30 les Allemands dirigèrent un barrage intense de tirs d'artillerie et de mortiers contre Rittershoffen. A la fin du tir de barrage, les Allemands se dirigèrent vers Rittershoffen par la Panzer strasse. Ils étaient très nombreux, chars et fantassins en tenue blanche ont enfoncé les lignes américaines. Les GI's avaient été pris par surprise. Les Allemands atteignirent la partie Ouest du village avant d'être repoussés dans la partie Nord-Est. Dans l'après-midi il était estimé une présence d'une quinzaine de chars allemands dans le village. Les Allemands firent beaucoup de prisonniers. L'attaque avait coûté très cher au 3^{ème} bataillon/315^{ème} RIUS. Une compagnie avait perdu 2/3 de ses hommes, une autre listait 88 victimes (tués, blessés ou disparus) Une troisième compagnie comptait 40 victimes.



William Breer devant un char léger de la 14^{ème} DB

Ce bataillon avait néanmoins réussi à faire une centaine de prisonniers allemands.

Les positions allemandes étaient bien structurées au Nord-Est de Hatten. La supériorité allemande inquiétante. Pendant que la bataille faisait rage à Hatten, le 222^{ème} RIUS recevait du ciel des pamphlets les incitant à se rendre : *« Vous n'avez aucun espoir de retourner dans votre pays lointain et de revoir votre mère, votre femme, vos enfants, votre petite amie et vos amis. Si vous voulez revoir le soleil se lever au-dessus de votre pays natal, cessez le combat. Est-ce que cette guerre à un sens pour vous ? N'est-ce pas tragique que les faiseurs de guerre vous laissent accomplir la sale besogne et vous poussent, pour leur bénéfice, dans une bataille terrible contre un pays qui ne vous a jamais attaqués et un peuple qui n'a jamais ressenti la moindre haine contre vous ? Si vous vous rendez, vous survivrez et rentrerez chez vous sains et saufs. Soyez sûrs que l'Allemagne observe scrupuleusement les règlements de la Convention de Genève »*.



Le presbytère à Hatten

La situation était critique en cette fin de journée : le 2^{ème} bataillon/315^{ème} RIUS, était encerclé à Hatten. Le 3^{ème} bataillon/315^{ème} RIUS, se trouvait isolé à Rittershoffen. Les combats dans les Vosges du Nord semblaient sans issue, surtout dans le secteur de Reipertswiller où la 45^{ème} DIUS affrontait la 6^{ème} Division SS de montagne. Qui plus est, dans le secteur de la tête de pont, la 12^{ème} DBUS venait de subir un échec cuisant dans sa tentative pour reprendre Herrlisheim. Tout ceci exigeait l'engagement de la 14^{ème} DBUS.

Le 12 janvier la 14^{ème} DBUS entre en lice,

Dans la nuit du 11 au 12 janvier, les Allemands tentèrent à deux reprises de forcer les positions du 2^{ème} bataillon/315^{ème} RIUS, à Hatten. Une troisième tentative à l'aube eut pour conséquence la destruction par un TD (Tank Destroyer US) d'un char Mark IV et d'un véhicule de reconnaissance.

Il devenait impératif de relever le 2^{ème} bataillon/315^{ème} RIUS, et les survivants du 2^{ème} bataillon/242^{ème} RIUS, isolés dans la partie Sud-Ouest de Hatten.

La 14^{ème} DBUS composée du CCA (Combat Command A), CCB et CCR établit son plan d'attaque, bien que n'ayant que peu de renseignements sur la situation locale. Le CCA avait donné l'assaut à 7h50 mais rencontra une forte résistance de l'ennemi. Ce n'est qu'en fin de journée, vers 19h, que le CCA finit par rejoindre le 3^{ème} bataillon/315^{ème} RIUS. La partie Ouest de Rittershoffen était dégagée après des combats de maison à maison, mais l'objectif d'atteindre Hatten a échoué.

Les Allemands continuaient à occuper le reste du village avec une douzaine de chars et deux bataillons de fantassins.

Le CCB connut également l'échec. Il ne put contourner Hatten par le Nord. La veille au soir, les Américains avaient gagné leurs positions. A l'aube, en allant examiner le terrain, ils virent un spectacle terrifiant. Des soldats allemands dans leurs manteaux d'hiver gris qui allaient et venaient, des chars équipés de canons de 88, des batteries d'artillerie, des obusiers, des mortiers, tous en position, bien camouflés, qui attendaient. Attaquer serait une vraie folie. Le commandant donna tout de même l'ordre d'attaquer mais il était vain de tenter de se révolter.



William Breer passe des munitions à Clyde Carlstrom

des morceaux de corps qui volaient dans l'air. On entendait l'artillerie gronder. On sentait la poudre, le sang ; les tirs continuaient sans rémission, sans qu'on puisse y échapper. On entendait les gémissements et les cris des hommes alors qu'ils étaient touchés et tombaient, certains se tenant l'estomac, d'autres repoussant leurs intestins dans leur cavité abdominale... » Les chars furent également exposés aux canons anti-chars en position au Nord de Rittershoffen. Deux furent mis hors de combat en quelques minutes. Les autres engins se replièrent à 15h30. Les fantassins se trouvèrent à 300m au Nord de Hatten mais durent également se replier. Ils s'établirent sur la côte 178 au Nord-Ouest de Rittershoffen pour les sept prochains jours.



Char de Ken English après l'attaque de Rittershoffen

Le CCB attaqua à 11h30 en essayant de contourner Rittershoffen par le Nord. L'attaque démarra, l'artillerie américaine tirait encore au-dessus de la tête des attaquants. Les soldats avançaient péniblement dans le champ enneigé et balayé par le vent. Ils avaient des fusils et des grenades contre l'arsenal des armes lourdes de l'ennemi. Ils savaient que les Allemands attendaient avec impatience le moment de faire feu. A 13h le CCB avait avancé de 1000m. La résistance ennemie fut si vive que les Américains furent cloués au sol. L'enfer commença : tirs d'artillerie, de mortiers, d'armes automatiques ou portatives... L'artillerie tombait derrière les Américains pour les empêcher de se replier. « *Les hommes tombèrent en hurlant. Il y eut*

La situation devenait critique pour les éléments encerclés dans Hatten : les stocks de munitions s'épuisaient et il fallait évacuer les nombreux soldats blessés. Un bataillon d'artillerie envisagea de leur lancer des fournitures médicales par obus. La plupart n'atteignirent pas leur but et les autres arrivèrent très endommagées et donc inutilisables. Un groupe de 8 hommes essaya de s'infiltrer dans Hatten mais sans succès et avec des pertes. Les conditions météo ne permirent pas d'utiliser les avions. L'évacuation des civils était tout aussi difficile.



Impact d'un projectile antichar sur un Sherman

Le 13 janvier le 2^{ème} bataillon/315^{ème} RIUS et le 2^{ème} bataillon/242^{ème} RIUS furent évacués :

La nuit du 12 au 13 fut particulièrement terrible à Hatten pour les Américains. Les Allemands attaquaient à coups de lance-flammes, de tirs de mortiers et d'artillerie. Malgré une tentative d'encercllement, les Américains postés aux bons endroits réussirent à anéantir une compagnie entière d'Allemands. Une première attaque du CCR sur Hatten échoua, trois chars furent touchés.

Lors d'un deuxième assaut le CCR permit à une centaine d'hommes du 242^{ème} RIUS de quitter Hatten. C'est par le même chemin de fuite que l'aide médicale parvint aux soldats encore dans Hatten. Le contact établi avec le 315^{ème} RIUS, un poste de premiers soins fut installé dans un secteur non exposé. Désormais, Hatten pouvait à nouveau être approvisionné.

Les civils ne savent plus où aller : Le matin vers 10h, un témoin est monté traire ses vaches pour avoir de

quoi nourrir les enfants et les vieillards. Son père essaie de nourrir quelques bêtes. Les combats ne sont pas trop violents dans cette partie Ouest pour l'instant. Tout à coup, un bruit sourd s'élève et toutes les dépendances tremblent ; la fille du témoin accourt, le visage dégoulinant d'un liquide vert-jaune et criant : « *Papa, viens vite !* » Un obus d'artillerie ou de mortier était tombé dans la cave : quatre soldats US qui se reposaient sur un tonneau sont morts, sa femme a reçu un éclat dans le dos, sa mère gît au sol et gémit, elle a reçu un éclat qui lui a traversé le bras et sectionné trois côtés. On transporte la grand-mère dans une salle du rez-de-chaussée où sont déjà allongés un soldat allemand (infirmier) et un soldat américain. L'Allemand, touché près de la colonne vertébrale, était lucide et s'informa de l'état de la vieille dame. C'était moins grave qu'il n'en paraissait mais il fallait des soins.

A Hatten, Mlle Keller, infirmière, s'est dévouée avec une abnégation exemplaire pour ses concitoyens. Elle allait de maison en maison, en tenant un drapeau blanc malgré les tirs, les obus et les grenades, et tentait de secourir les nombreux blessés, tant civils que militaires.



Mitrailleuse allemande en batterie dans Hatten

Le 14 janvier attaques et contre-attaques se succèdent à Hatten pour s'emparer de la rue du Ruisseau :

Les ordres étaient clairs : « *L'attaque sera poursuivie. Les fantassins dans la partie Ouest du village attaqueront vers l'Est et nettoieront la localité. Ils auront l'appui des chars* » .

L'objectif de l'attaque était de s'emparer de la rue du Ruisseau, ce qui permettrait de contrôler la « Panzerstrasse ». A 17h30 la rue n'était pas encore prise. De terribles combats avaient eu lieu et un char Sherman détruit. Les Allemands incendiaient les maisons alentours en tirant dedans avec leurs chars. Les Américains ne pourraient tenir longtemps leur position, les Allemands occupant les hauteurs alentours.

La contre-attaque Allemande se fit vers 21h. Au total 9 chars se dirigeaient vers les positions Américaines. Cinq chars se dirigeaient vers Rittershoffen, 3 vers la rue du Ruisseau et un dernier arrivait par l'Est. Les GI's furent pris dans un tir croisé. Les lance-flammes entrèrent en action et les maisons se mirent à brûler. La contre-attaque cessa dès que les Américains quittèrent le secteur.

Les civils tentèrent bien sûr de quitter les maisons en flammes. Lorsqu'ils apparurent dans la rue, ils furent fauchés par les tirs Allemands. Un groupe de personnes fut pris au piège dans la cave d'une maison qui s'était effondrée. Les Allemands utilisèrent le lance-flammes contre les malheureux dont les cris retentissent encore aujourd'hui aux oreilles des témoins de cette scène horrible.

En cette fin de journée, la situation est donc catastrophique. Les combats sont sans issue, les cadavres s'entassaient dans les rues, les destructions augmentent.

A Rittershoffen, la bataille continuait. Pendant une attaque, des Américains se trouvaient dans une maison qui prit feu. Les soldats se réfugièrent dans la cave. Les Allemands les y découvrirent, un combat d'homme à homme s'ensuivit et seuls sept hommes purent s'échapper.

Tous les GI's ne firent pas preuve de la même bravoure et certains essayèrent de gagner le couvert des bois, désertant leur poste. De même l'équipage d'un TD refusa de regagner son poste, prétendant que leur blindé était hors service. Il n'était pas perdu pour tout le monde puisque les Allemands le récupérèrent et s'en servirent le lendemain. Il faut dire que la situation était délicate, l'artillerie américaine tombant très près de ses propres hommes afin que l'ennemi ne puisse pas se réorganiser.

Des mitrailleuses furent installées à l'abri d'une construction en béton et les servants passaient la journée à tirer. Les Allemands se fatiguèrent sans doute de ces tirs incessants car, le lendemain, ils s'acharnèrent sur cette position avec leurs obus de mortiers jusqu'à ce qu'ils aient réduit le bâtiment en ruines. Sur les vingt-deux hommes retirés des débris, deux seulement étaient à peu près indemnes.



PC du 242e RIUS à Niederbetschdorf

Le calvaire des civils :

Si certains civils ont eu la chance d'être évacués par les soldats allemands ou de pouvoir s'enfuir lors d'une accalmie, d'autres ont subi la violence des combats ou d'autres soldats allemands.

Dans une cave, on entend sonner 18 heures. Ce dernier coup de carillon se confond avec un autre, meurtrier, car c'est un obus qui frappe de plein fouet la maison qui prend feu. Les occupants se hâtent de

quitter la cave car le feu se propage très vite. Dans la cour, la propriétaire compte les siens, mais ne trouve pas son plus jeune. L'aîné, âgé de 12 ans, entend son frère crier dans la cave et se précipite pour le chercher. Il traverse les flammes et les débris sans être blessé. Tout le monde va se réfugier dans la grange qui est touchée presque aussitôt par un autre obus. Le grand-père est tué sur le coup et le plus jeune, qu'il tenait dans ses bras, a un pied sectionné et l'autre fortement entaillé. La mère est blessée dans le dos, la fille a des blessures à la tête et au pied. Seul l'aîné est indemne ainsi que la grand-mère. Cette dernière part chercher de l'aide, mais ne reviendra jamais.

Dans une autre maison, un groupe de soldats allemands appellent le propriétaire afin de leur montrer quelque chose. Celui-ci les rejoint et sera utilisé comme bouclier pour vérifier s'il reste des Américains dans une maison voisine. Ce pauvre homme est tué d'une balle US en plein front. Après cela, un soldat revient à la grange où la famille est réfugiée et appelle la fille qui le rejoint sans méfiance. Elle sera violée, et, lorsqu'elle tentera de fuir, ce soldat tire deux balles à bout portant dont l'une lui fracasse le tibia et le péroné et l'autre lui fracasse l'avant-bras. Cette jeune fille restera plus de 6 mois à l'hôpital, subira plusieurs interventions chirurgicales dont deux de prélèvement d'os, avant de pouvoir remarcher un peu. Toute sa vie elle gardera le souvenir de cette scène d'horreur qu'elle a vécue.

Le 15 janvier, l'attaque aux lance-flammes :

Les tirs d'artillerie se poursuivirent toute la nuit à Rittershoffen. Les Américains visaient le secteur derrière l'église.



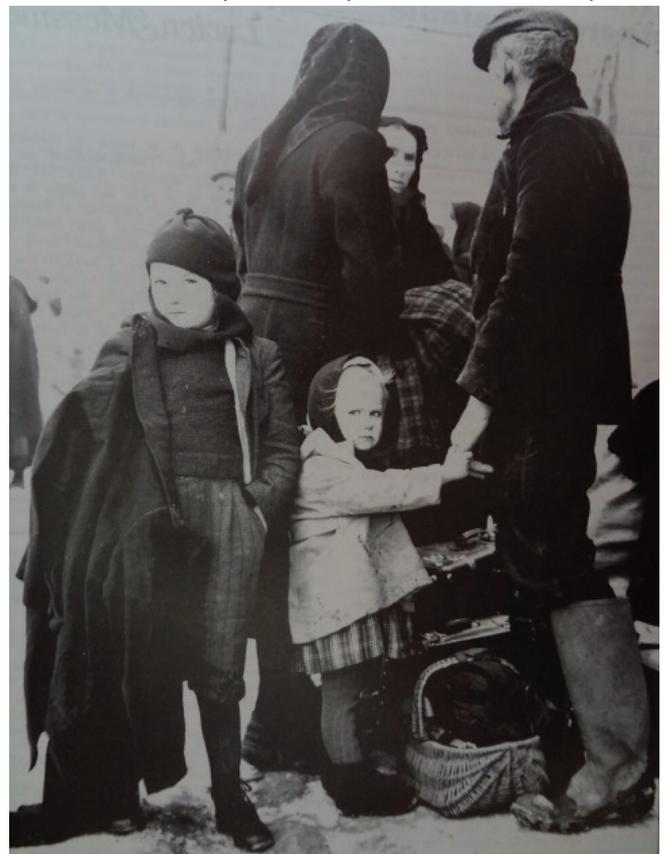
Rittershoffen, cimetière et église en ruine.

Une force d'attaque fut organisée pour venir à bout de cette place-forte. Son attaque fut précédée par des tirs de canon et des chars qui envoyaient des obus au phosphore. Des mines, entre 3000 et 4000, furent posées à l'Ouest de Rittershoffen. En fait, elles handicapaient surtout les Américains. Le jour du repli du 21 janvier, un char américain en fit sauter 40. L'équipage entier fut tué, sauf un officier. Cette journée fut tout aussi désespérante à Hatten. Une circulation intense avait été remarquée entre les villages alentours et la localité au courant de la nuit, ce qui laissait présager une contre-attaque. Les Allemands avaient décidé semble-t-il, d'incendier le village. Ils attaquèrent avec des lance-flammes dès 5h du matin. Ils disposaient de

quatre chars. Les blindés américains étaient toujours en position mais l'un fut détruit.

En fin de matinée cinq chars ennemis procédèrent méthodiquement à la destruction des maisons. Ils commençaient par faire des brèches dans les murs, puis les lance-flammes entraient en action. Ils incendièrent également le foin dans les granges. Or les civils étaient là. Mais la guerre devait continuer. Les soldats américains furent repoussés avec de lourdes pertes. Ils tentèrent de regagner le terrain perdu mais une contre-attaque allemande survint et l'histoire se répéta. Deux chars Tigres apparurent : les Américains ne pouvaient rien contre eux. Les GI's durent se replier à nouveau mais eurent la couverture inattendue de P-47 venus mitrailler la partie Est de Hatten. Roland Eyer mann témoigne : « A Hatten, la rue n'est plus une rue, c'est une chose innommable, formée d'amas de poutres calcinées, de pierres éclatées, et, par-dessus tout cela, des cadavres de soldats, des carcasses de chars ou d'autres véhicules, du bétail. Ce bétail qui s'est échappé des étables par les trous béants d'obus ou que le propriétaire a lâché car il lui était impossible d'aller les nourrir ».

L'artillerie américaine se retrouva en difficulté. Le village d'Oberroedern reçut une vingtaine d'obus de mortier de gros calibre dans la journée. L'artillerie des 14^{ème} et 79^{ème} divisions ainsi que celle de la 6^{ème} CAUS jouèrent un rôle important dans la bataille. C'est le 15 janvier précisément que le plus grand nombre de munitions fut consommé : 6247 obus de tous calibres. Mais ce soir-là, les artilleurs apprirent que les stocks de munitions baissaient de façon dangereuse et qu'il fallait envisager des réductions sévères. Les obusiers de 105 mm étaient limités par exemple à 30 obus par jour. Il n'y avait plus de munitions pour les mortiers de 81 mm et il n'y en aura pas d'autres avant quinze



15 janvier 1945, les réfugiés de Rittershoffen attendent d'être évacués par les troupes américaines

jours. La situation devint si critique que des camions furent envoyés à Marseille chercher des munitions récupérées sur les sites du débarquement. Qui plus est, on recommanda aux Américains de s'emparer de toutes les munitions de 88 allemandes disponibles.

Le 16 janvier, attaques et contre-attaques :

Une compagnie américaine tenta une nouvelle fois d'avancer jusqu'à l'église de Hatten, mais se fit surprendre par un tir croisé. Deux officiers furent tués. La compagnie dut se replier. Puis le CCR reprit le terrain perdu une fois de plus.



Niederbetschdorf, camouflage d'un char M5

Des chars du 47^{ème} bataillon furent dépêchés sur Hatten. Six devaient être détruits au cours de l'engagement. Les Allemands avaient fait venir un char Tigre sur les collines au Nord de Hatten. Un autre descendit la rue principale. Le capitaine Carter : « C'était le 16 janvier et les adversaires tenaient toujours. La tension et les combats continuaient. A Hatten vous vous trouviez d'un côté du mur et les Allemands étaient de l'autre ; et vous essayiez de lancer des grenades par-dessus le mur pour les avoir. Les fantassins installaient un mortier et essayaient d'envoyer des obus par-dessus une maison pour atteindre la suivante. Les morts qui gisaient dans la rue commençaient à vous porter sur les nerfs. De même que la tension continue : il fallait constamment observer, attendre. Et l'artillerie continuait de tonner et vous saviez que ce n'était qu'une affaire de temps avant que les obus ne s'abattent sur la maison où vous étiez. Le combat avait atteint une telle cadence, qu'ils essayaient de viser une simple maison avec des obusiers de 8 pouces. C'est comme si l'on voulait abattre une mouche avec un fusil. Les morts s'entassaient dans les rues. Des morts vêtus de gris, d'autres de kaki. Et les civils étaient pris au milieu des combats, tués quand ils essayaient de se sauver dans la rue ».

L'état-major américain se demandait ce qu'allait faire Hitler envoyer en Alsace les divisions auparavant engagées dans les Ardennes, puisque cette offensive était considérée comme terminée, ou les expédier sur le front russe où une offensive de grande envergure était en cours depuis le 12 janvier ? Une victoire en Alsace aurait un grand retentissement moral pour le peuple allemand et porterait grandement atteinte au prestige des Alliés.



Surbourg, 16 janvier 45, un char M4 A3 se prépare à faire mouvement vers Rittershoffen

Des morts civils à Hatten. Les uns dans les caves, les autres en essayant de chercher à manger ou à boire, les autres encore en allant chercher refuge dans une autre maison. Les conditions sont plus que désastreuses – les vivres sont épuisés, aucun ravitaillement n'est à espérer, de temps à autre, une personne prenant son courage à deux mains monte chercher quelque chose à boire. Mais très souvent on doit se contenter de sucer des glaçons. Dans quelques caves il y avait des fourneaux, mais pas de bois. Les conditions d'hygiène étaient lamentables. Personne ne s'était lavé depuis le 8 ou le 9 janvier et personne n'y songeait d'ailleurs. Pour le reste, chacun devait se débrouiller, à ses risques et périls.

L'aviation, tant ennemie qu'américaine, était très active ce 16 janvier. Hatten a été mitraillé et bombardé par des ME-262 vers midi et dans l'après-midi. Les P-47 avaient effectué 90 sorties ce jour là. Dans la mémoire des survivants, cette journée resta gravée : dans la matinée, une centaine de prisonniers américains réunis dans l'école furent conduits en direction de l'Allemagne. Une chance pour eux car, vers midi, 34 bombardiers-chasseurs de leur armée lancèrent leurs bombes sur ces écoles, la synagogue voisine bourrée de munitions, bâtiments qui furent incendiés et détruits.

Le 17 janvier les Allemands tiennent :

Les Américains subirent un nouvel échec à Rittershoffen. La compagnie B/315^{ème} RIUS entra dans la localité vers 5h30. Elle avait réussi à encercler le PC du 119^{ème} PGR... avant d'être elle-même encerclée par la troupe de reconnaissance de ce régiment. Il y eut une soixantaine de prisonniers.

A midi, la compagnie A/315^{ème} RIUS qui attendait un signal en vain, alla voir ce qu'il se passait. Le 48^{ème} bataillon de chars devait accompagner la compagnie A. c. Une section avec lance-flammes devait attaquer le village par le Nord-Ouest et l'autre, appuyée par les deux Sherman, par le Nord-Est. En arrivant près du village, la 1^{ère} section vit un spectacle désolant : des corps d'hommes, de femmes et d'enfants étaient empilés dans un fossé. La colonne était à 20 m des premières maisons lorsque l'ennemi ouvrit le tir avec quatre mitrailleuses. Néanmoins la section parvint à entrer dans le village. Un des Sherman s'était arrêté pour réduire les nids de mitrailleuses. Il fut incendié

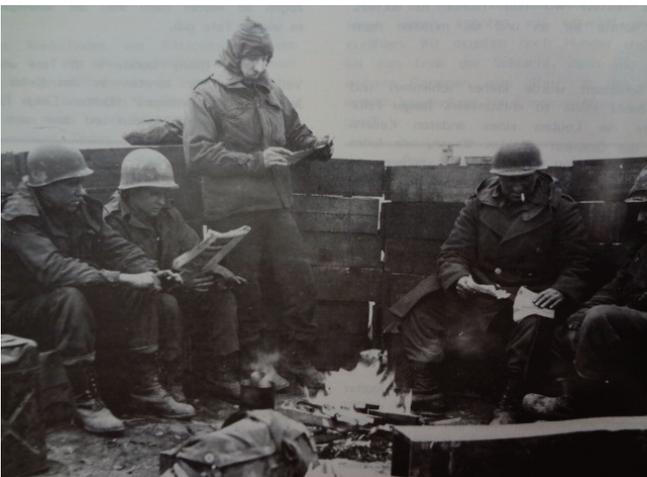
par un canon antichar de 57mm pris aux Américains. Deux membres de l'équipage furent brûlés vifs. C'est alors que le Sergent Stanek attaqua le canon avec des grenades et le mit hors d'action. Les autres nids de mitrailleuses purent alors être neutralisés. Mais des coups de feu partirent des étages des maisons. Un canon anti-aérien de 20mm dissimulé entre deux maisons commença à cracher. Une mitrailleuse de calibre 50 en fit de même. Le moment était venu de se replier.



Hatten, rue principale

A Hatten, les Allemands contre-attaquent à 5h du matin, à la fois par l'Est et le Sud-Est avec six chars et deux compagnies de fantassins. Le CCR contre-attaqua depuis le Sud de Hatten et repoussa l'ennemi qui perdit deux chars. Le 19^{ème} bataillon d'infanterie reprit alors le terrain perdu.

Une troisième attaque allemande à 10h força les Américains à abandonner quatre maisons. Celles-ci furent reprises peu après. Dans la soirée, huit chars accompagnés de quarante fantassins émergèrent du bois au Sud-Est de Hatten et se dirigèrent vers le village. Grâce à l'artillerie, deux chars furent anéantis et l'ennemi se replia. Les tirs d'artillerie se poursuivirent le reste de la nuit.



Niederbetschdorf, 17 janvier 45, équipage au repos.

Pour les civils dont la liste des victimes s'allonge, c'est le neuvième jour d'enfer et de terreur. Quelques blessés ont pu être évacués par blindés, sur Betschdorf. Dans une maison à l'Ouest de Hatten se reposent quelques soldats américains ; une voix allemande crie

dans une des maisons voisines : « pourquoi n'abandonnez-vous pas, foutus Yankees ? » La réponse a été donnée par les sept fusils de ces sept soldats américains et l'Allemand ne l'a sans doute pas bien comprise, car il a été presque coupé en deux par ces tirs. Dans une autre maison, un autre soldat allemand s'avance vers la porte et lève les mains : il veut se rendre. Comme il entre, sur l'injonction des soldats américains, il saute de côté et un autre Allemand apparaît et vide son chargeur dans la pièce d'où personne ne sortira plus.

Le 18 janvier : Le statu quo

Les Allemands attaquèrent Hatten à trois reprises ce jour là, dans la matinée et dans la soirée. Lors de ces attaques leurs forces étaient moins nombreuses et se montraient moins déterminées que les jours précédents. La liste des victimes civiles s'allonge, Roland Eyermann raconte : *Dans une cave située dans la partie Sud-Ouest, il y a une quinzaine de personnes chez qui le désespoir s'est mué en presque de l'indifférence. Sept soldats US se reposent tant bien que mal, les civils essaient de dormir, soit assis soit mi-couchés. Au milieu de la nuit, un obus traverse la fenêtre du rez-de-chaussée, pénètre dans le plancher, le crève et éclate dans la cave. Les sept soldats sont morts ou mourants, ainsi qu'une fille ; une femme âgée gémit, un éclat lui a arraché le pied. Les autres sont blessés superficiellement ; quatre personnes sont indemnes. Ces dernières se précipitent dehors dès qu'elles ont retrouvé leur sang-froid. Pour les soldats et la fille, il n'y a rien à faire. La dame crie et appelle à l'aide : on essaie de lui faire un garrot, mais ce sera en vain. Elle agonisera pendant une heure.*

La population située dans la zone allemande est presque entièrement évacuée, volontairement ou de force.

Ressentiments allemands, Suzanne Meyer, témoin, raconte : *Souvent, des soldats allemands venaient dans notre cave car les combats étaient proches. J'ai vu de nombreux soldats allemands tués en sortant d'ici, par un tireur d'élite allemand... Souvent aussi, ils pleuraient de peur, ou parce que leurs camarades avaient été tués.*

La bataille vue par l'ennemi : Haller Marcel, vétéran de la 7^{ème} division de parachutistes : « Les charpentes des maisons brûlaient car les Américains envoyaient des bombes au phosphore, des toitures entières s'effondraient avec vacarme. Dans la lueur de cette nuit, je vis venir des civils avec deux vaches. Les gens pleuraient en disant qu'ils étaient chassés par les Américains. Je n'ai jamais su ce qu'ils sont advenus. Nous avons donc continué à défendre nos positions avec la dernière énergie malgré la fatigue. Lorsque je suis retourné au PC de la compagnie, à environ 80m au Nord de l'église, dans une assez grande cave, nous avons reçu la visite de notre commandant de bataillon Ritterkreuzträger major Grasmel. Il était complètement hors de lui en voyant ce qui se passait dans le village, en disant ne jamais avoir vécu un tel acharnement au combat et subi de telles pertes en hommes.

Une fois de plus, nous avons été obligés de nous battre de maison à maison, avec le soutien des chars et de l'artillerie. En avançant, beaucoup de mes camarades gisaient morts dans les cours et les maisons ; mais aussi beaucoup d'Américains écrasés sous les décombres des maisons. Il y eut une accalmie rama-

ser, je me suis brûlé les doigts. Je suppose que l'engin était en fin de course, sinon il m'aurait fait éclater le crâne.»



Half-track de William Breer

Vers un élargissement de la tête de pont. Le centre des combats semblait s'être déplacé vers la tête de pont. Les Allemands avaient attaqué Sessenheim le 17 et pilonné Schirrhoffen et Soufflenheim. Les combats se poursuivaient autour de Herrlisheim où la 10^{ème} SS PD venait d'être engagée. L'arrivée sur la scène de la 10^{ème} SS PD ainsi que l'engagement de la 7^{ème} Division au complet révélait que l'ennemi avait porté toute son attention sur l'Alsace. La réoccupation de l'Alsace ne semblait pas seulement un objectif militaire mais présentait une portée politique. Alors que la bataille des Ardennes semblait être perdue, une victoire en Alsace serait bien utile pour redorer le blason de l'armée Allemande et redonner confiance aux troupes. La 21^{ème} PD devait être relevée. Elle avait subi d'énormes pertes en hommes comme en matériel par tirs d'artillerie.



Hatten, rue de Buhl

Le 19 janvier un déluge d'artillerie s'abat sur Hatten :

Le 19 janvier fut une journée « calme » à Rittershoffen, si calme que, dans l'après-midi, les GI's tirèrent, juste pour s'assurer que l'ennemi était toujours présent.

La situation fut bien différente à Hatten où des forces

ennemies semblaient se masser pour attaquer. La partie occupée par les Allemands fut donc pilonnée par l'artillerie Américaine pendant la journée. A 7h30, les chars ennemis en position sur les hauteurs envoyèrent une concentration terrible de tirs sur les GI's qui ripostèrent avec toutes leurs batteries. D'après les missions de reconnaissance il y avait soixante batteries d'artillerie ennemies dans le secteur de Hatten. Entre 8h et 8h30, environ 3000 obus de tous calibres tombèrent sur le secteur Américain. « *Ceux qui ont combattu à Anzio ont dit qu'ils auraient préféré un siège sur la plage plutôt que ce barrage d'artillerie à Hatten* » (James Benzinger)



Niederbetschdorf, 19 janvier 45, un char M4 A3 de la 14e DBUS se met en mouvement vers Rittershoffen

Au moins 10 000 obus tombèrent sur Hatten au cours de la journée tuant ou mutilant soldats et civils sans distinction. De nombreuses maisons furent touchées. Elles s'effondraient et les blessés étaient pris au piège avec les morts sous les poutres. Une maison qui servait de PC à la compagnie H/315^{ème} RIUS, reçut un coup direct : elle s'effondra et prit feu. Plusieurs hommes furent tués par l'explosion. Le dépôt de munitions du bataillon, proche, prit feu.

Roland Eyermann : « *Une bombe tombe dans une cave où se sont réfugiés des gens de diverses maisons. Le spectacle est désolant et le témoin qui a raconté cela avait les larmes aux yeux. Le témoin avait dû fuir avec ses trois enfants, sa mère, son frère et ses deux enfants deux fois : c'est la troisième cave où*



Massacre de chevaux d'artillerie à Niederlauterbach



Niederbetschdorf, 19 janvier 45, des éléments du 315e Rgt. 79e DIUS en mouvement vers Rittershoffen

le témoin se trouve. Lorsque la fumée de l'explosion se dissipe, son frère, son neveu, sa fille, quelques femmes, des hommes sont morts ou mourants. Les cris s'élèvent de partout'ont rien fait, mais pourtant le sort des armes s'acharne sur eux. Le témoin habitait Strasbourg fin 1944 mais cette famille a cru bien faire en venant se réfugier à Hatten, là où il ne se passe jamais rien... Et ils sont là, pris au piège. »

Le 20 janvier : L'ordre de repli

La situation générale était catastrophique pour les Alliés, aussi bien dans les Vosges du Nord que près du Rhin : à Reipertswiller, un bataillon du 157^{ème} RIUS/45^{ème} DIUS, se trouvait isolé sur l'Ebersberg depuis cinq jours. Tout effort pour atteindre les assiégés était vain. Le nombre de victimes par tirs d'artillerie montait d'heure en heure et le contact était sur le point d'être perdu avec ces unités.

A Herrlisheim où la 10^{ème} SS PD venait d'être engagée, le 12^{ème} DBUS venait de connaître un échec cuisant. La 79^{ème} DIUS venait de perdre un bataillon à Drusenheim. La 42^{ème} DIUS avait dû se retirer de Sessenheim comme de Roeschwoog. En un laps de temps de 4 jours, le groupe d'Armées Oberrhein avait conquis toute la rive gauche du Rhin. Le secteur de Hatten constituait désormais un saillant sans valeur stratégique. Les unités engagées avaient subi d'énormes pertes. Les stocks de munitions baissaient dangereusement. Le matériel détruit ne pouvait être remplacé. Or la 7^{ème} Armée avait besoin d'être réorganisée avant la grande offensive générale prévue pour le mois de mars. Patch savait en outre qu'une contre-attaque était encore possible contre Haguenau car les Allemands continuaient à amasser des forces en Alsace. Il valait donc mieux se replier sur une ligne de défense naturelle, la Moder par exemple. Le repli avait été prévu depuis le début janvier et soigneusement préparé. Les Américains insistent bien sur le fait qu'il s'agissait d'un repli stratégique et non d'une retraite.

L'ordre de repli, émis à 15h, parvint peu après aux unités engagées dans la bataille. Il était signé Hudelson pour le CCR : « *Vous retirerez toutes les troupes, les équipements et les véhicules des positions actuelles à partir de 18h ce soir. Des guides rencontreront les troupes à la gare de Rittershoffen pour les conduire à l'arrière. Le mouvement doit être exécuté*

rapidement dès qu'il aura commencé. L'équipement, les armes et les véhicules que vous ne pouvez enlever doivent être détruits avant que vous quittiez vos positions. Ordre de repli : les blessés, les troupes à pied, les blindés.

Cinq fantassins resteront avec chaque char pour les protéger pendant le repli. Trois half-tracks vous seront dépêchés dans la soirée pour aider à évacuer le matériel et les blessés.



Betschdorf, 20 janvier 45, Hugo Scearpitti empile des munitions sur son char

Le mouvement débuta dans la soirée pour s'achever à 3h du matin. En dehors d'un char qui sauta sur les mines américaines, le repli s'effectua sans incidents. Il était couvert par le 48^{ème} bataillon de chars et le 62^{ème} bataillon d'infanterie. Une compagnie du 125^{ème} bataillon de Génie ferma la marche : les sapeurs faisaient sauter les ponts, créaient des cratères au milieu des routes et posaient des mines sur les routes afin de retarder l'adversaire. Les Allemands ne s'étaient rendus compte de rien. Ils préparaient un repli de leur côté. Le général Lynch, jadis sergent-chef de la compagnie C/19^{ème} bataillon, se souviendra toute sa vie de cette nuit : « *Au cinéma la fin des grandes batailles est marquée par des fanfares, des drapeaux, etc. et les héros, beaux et souriants, posent avec leurs trophées. Ce n'est que du cinéma. Ce fut dans un petit enfer en Alsace que s'acheva la bataille de Hatten-Rittershoffen. Sa fin se compare à celle de nombreuses autres batailles : des restes calcinés d'héritages précieux jonchaient le sol ; des maisons, vestiges de splendeurs passées, gisaient en ruines. Deux villages au passé empreint de lutttes et de réussites étaient écrasés par les pieds du dieu de la guerre. Familles et souvenirs, tous étaient morts ou moribonds sur les lieux mêmes de leur splendeur ancienne.*

Les canons de la guerre, jadis si puissants, gisaient brisés et silencieux. Les véhicules, autrefois mobiles, étaient devenus des carcasses sans vie, abandonnées à la rouille du temps, matériel de guerre, autrefois indispensable à l'attaque et à la défense, instrument de vie et de mort nécessaire au gladiateur, maintenant au rebut, leur raison d'être éliminée.

Quant aux guerriers, aucune marche glorieuse n'accompagna leurs derniers pas, aucun drapeau ne flotta lorsqu'ils quittèrent le champ de bataille. Le sourire de la victoire n'éclairait pas leurs visages vieillissés. Les yeux vitreux, ils laissaient un passé qui allait être toujours

présent à l'avenir. Leur esprit flottait dans l'extase d'avoir survécu, mais leur cœur était lourd du prix qu'avait coûté la victoire. Alors que ceux qui avaient assisté de loin à cette bataille criaient à la victoire et s'en réjouissaient, le petit nombre de ceux qui avaient participé au combat disparut silencieusement dans l'ombre. Il neigeait en cette nuit mémorable du 20 janvier. J'avais pour ordre, dans les derniers moments du combat, de me tenir au passage à niveau au Sud de Hatten, et de contrôler l'évacuation de nos troupes de ce village ravagé. Mon unité, le 19^{ème} bataillon, avait combattu sans répit depuis les premières heures de l'année. Au dernier acte de cette sanglante tragédie, les survivants allaient enfin se mettre à l'abri, hors du danger. Le sergent John Carr, qui venait d'être blessé était mon seul compagnon. Le silence qui régnait était interrompu de temps en temps par un léger bruit de pas. Quelques groupes d'hommes épuisés surgissaient du néant et une fois identifiés, retournaient à ce même néant. Reconnaissants d'avoir survécu à cette épreuve, ils semblaient quitter à contrecœur une bataille qui leur avait tant coûté. A la gare qui se trouvait derrière nous, les derniers membres de notre unité finissaient de plier bagages. Nous devions les accompagner quand ils seraient prêts à partir. En attendant, nous faisons le guet au milieu d'ombres qui passaient silencieusement dans la nuit. Devant nous la route qui menait aux dangers de Hatten, derrière la voie ferrée qui nous conduirait au havre de Niederbetschdorf. Rien ne se passe jamais bien en temps de guerre et ce fut notre cas cette nuit là. Une heure s'écoula. Plus de troupes en provenance de Hatten. Il continuait à neiger. Une autre heure se passa. Toujours personne. La neige tombait encore plus drue. Finalement, convaincus que tout le monde était passé, j'envoyai John prévenir les autres que nous pouvions partir. Il revint avec une nouvelle alarmante : il y avait plus ni hommes, ni véhicules, ni équipements à la gare. Tout le monde était parti, nous étions seuls. En retournant effectuer un dernier contrôle, nous nous dirigeâmes vers un pâté de maisons à une cinquantaine de mètres. Plusieurs silhouettes se dessinèrent soudain parmi les flocons de neige. Comme nous ne pouvions pas distinguer leurs uniformes, nous les provoquâmes et ils nous répondirent par des coups de feu. Nous n'étions pas seuls. Nous courûmes le long de la voie ferrée dans la direction qu'avaient prise nos troupes. La neige nous servait d'écran. La pétarade s'arrêta et on n'entendit plus que le halètement de nos respirations et le battement affolé de nos cœurs. Enfin saufs ! Mais où étions-nous ? Tout-à-coup une silhouette se dressa devant nous. C'était trop grand pour être un homme, trop petit pour un véhicule. Nous avançâmes avec précaution, le fusil à la main, vers cet objet inconnu. L'objectif se précisa. Nous ne pouvions en croire nos yeux : c'était une vache, une vache au milieu de ce carnage. Elle était là, seule, comme si elle attendait le départ des guerriers pour trouver enfin la paix. En chemin, nous passâmes devant plusieurs chars américains dans un champ. Beaucoup avaient été détruits pendant la bataille et leurs carcasses noircies leur servaient de cercueils. Les sentinelles couvertes de neige semblaient être mortes sur place. Mais quelque chose me poussa à m'arrêter. Je frappai avec la crosse de mon fusil sur le flanc du char le plus proche. Un grattement se fit entendre de l'intérieur. Un signe de vie ! Lentement le hublot s'ouvrit et une tête massive apparut. Eux non plus n'avaient pas reçu l'ordre de repli.

Je leur dis que nous étions les derniers Américains entre eux et l'ennemi. Nous partîmes ensemble vers l'arrière. A notre droite, les fumées de l'incendie de Rittershoffen diffusaient une lumière rouge orange sur la neige qui tombait. Derrière nous la neige blanche commençait à recouvrir les atrocités, témoins de la cruauté humaine. Soudain se dressa la silhouette grisâtre de Niederbetschdorf. Soulagement ! Nous étions saufs. Et puis le choc : le village autrefois effervescent, était désert. Une route couverte de glace, noircie par les fumées d'innombrables véhicules, voilà tout ce qui indiquait le passage d'une armée.

Nous suivîmes un chemin bien tracé de véhicules abandonnés. Quelque part devant nous, une division blindée, la nôtre, délabrée, souffrant de mille blessures, se dirigeait vers un abri, et nous voulions la rejoindre. Peu avant l'aube, nous aperçûmes les faibles lumières du convoi. Nous n'étions plus seuls entre amis et ennemis. Nous vîmes l'emblème de la Division : nous étions chez nous.

L'histoire ne relate pas souvent le côté humain d'une guerre et, trop souvent, les expériences personnelles disparaissent avec les hommes qui les ont vécues. Les hommes s'affrontent sur le champ de bataille. Ils se battent. Il y a de nombreux blessés, des morts. Quand s'éteignent les bruits des canons, les hommes rentrent chez eux. Avec eux disparaissent les souvenirs, les bons comme les mauvais, et aussi des points d'interrogation qui resteront sans réponse.

A tous les soldats allemands qui vécurent à Hatten et Rittershoffen la nuit du 20 janvier, ceci leur dira ce qui arriva lorsque nous disparûmes dans la nuit enneigée. S'ils se demandèrent qui étaient les derniers êtres à avoir rompu le contact avec eux, la réponse est bien simple déconcertés, épouvantés, et une vache alsacienne. »



Hatten, rue Principale en ruine

Le repli américain fut une surprise pour l'adversaire. C'est seulement vers 11h, le 21 janvier, que le commandement fut mis au courant. Le calme qui régnait avait fini par alerter l'Etat-Major.

Le mouvement fut mal perçu par les Américains qui n'en comprirent pas l'enjeu. Hatten et Rittershoffen n'étaient qu'un tas de ruines. Témoignages des soldats de la 14^{ème} DBUS : Il y avait du soulagement, mais ce n'était pas un vrai soulagement. Derrière eux se trouvaient leurs amis et leurs camarades, dans les débris de ces villages et sur ces champs, et beaucoup

d'autres de leurs amis et camarades étaient à l'hôpital.

Et ils parlaient avec des regrets. Ils ne voulaient pas quitter ces lieux. Ils ne voulaient pas abandonner ces villages sanglants qu'ils devaient plus tard comparer à Stalingrad. Ils avaient l'impression de renoncer, c'était comme s'ils avaient souffert et étaient morts en vain.

Derrière eux se trouvaient Hatten et Rittershoffen et derrière eux était la bataille. Derrière eux étaient les barrages incessants d'artillerie, les hurlements et l'attente. Derrière eux se trouvaient les incendies et les morts ; et derrière eux il y avait l'offensive brisée du Haut Commandement allemand... C'était une nuit amère, une nuit de larmes, et il neigeait.

Les GI's pouvaient avoir le sentiment d'une défaite : en effet, l'action avait échoué par un mauvais emploi des moyens. Les forces avaient été engagées dans la dispersion, pour les Allemands comme pour les Américains d'ailleurs. Quand on étudie la bataille, on en retire l'impression d'une multitude d'actions séparées lancées par des unités diverses, sans coordination entre elles. Personne ne pouvait d'ailleurs considérer qu'il s'agissait d'une victoire.

Peu de soldats américains se rendaient compte que leur résistance avait sauvé Haguenau, et par conséquent Strasbourg. La plus grande bataille défensive du front Ouest, comme devait l'appeler Devers, était terminée. Plus tard, le 3^{ème} bataillon/ 313^e RIUS, les 2^{ème} et 3^{ème} bataillons/315^e RIUS, et le 310^{ème} bataillon d'artillerie de campagne furent cités à l'ordre de l'Armée pour leur défense de Hatten et Rittershoffen.

A Hatten, les Allemands découvraient le départ des « Amis ». Le colonel von Luck décrit la journée du 21 janvier dans ses Mémoires : *« Un calme bizarre régnait tout autour de Rittershoffen. Je demandai au major Kurz de voir ce que manigançait l'ennemi. Je regardai comme d'habitude par la fenêtre de la cave de l'autre côté de la rue, vers les maisons en ruines où nous avions si souvent vu des Américains passer. Tout était tranquille. Même les canons ennemis s'étaient tus. Puis le major Kurz revint en courant : « Lieutenant-Colonel, les « Amis » sont partis. Ils ont évacué le village pendant la nuit, sous couvert de leur artillerie ». Kurz me regarda, il avait les yeux bordés de rouge. Je lui serrai la main. « Alors, ça y est, Kurz. Merci pour ce que vos hommes ont accompli ».*

Mal rasés, avec nos barbes dignes de marins, nous restâmes à nous regarder. Nous ne pouvions pas comprendre que la bataille meurtrière était terminée. *« Il n'y a ni vainqueurs ni perdants ici. Alors à quoi bon tout cela ? »* Lentement les hommes épuisés sortirent des caves ; quelques civils apparurent. Ils avaient les larmes aux yeux. *« C'est fini ? Nous pouvons enterrer nos morts ? » « Nous avons tant de peine pour vous et votre beau village. Cette maudite guerre ! Pour vous elle est maintenant terminée ».*

Pensivement, Kurz et moi allâmes à petits pas vers l'église dont une partie seulement était intacte. Nous entrâmes par un trou béant dans le mur. Je me trouvais face à l'autel, qui était détruit, et regardai l'orgue. Il semblait en bon état. Quelques hommes entrèrent. *« Viens, dis-je à un caporal. Nous allons grimper jusqu'à l'orgue »* En arrivant en haut, je demandai à l'homme d'actionner les soufflets. Je m'assis à l'orgue

et – c'était à peine croyable – il était en état de marche.

Sur l'inspiration du moment je commençai à jouer la chorale de Bach « *Nun danket alle Gott* » Il résonna dans les ruines. Les hommes de plus en plus nombreux grimperent dans les ruines de l'église, suivis par les vieilles femmes et les enfants qui s'agenouillèrent par terre et se mirent à prier. Mes hommes n'avaient pas honte de leurs larmes.

Que s'était-il passé ? Qu'est ce qui avait pu pousser les Américains à abandonner les deux villages et à renoncer à l'occasion de reprendre les casemates, en dépit de tout ?

La 21^{ème} PD quitta alors Rittershoffen pour Mothern. Elle fut ensuite transférée sur les bords de la Moder pour la dernière attaque contre Haguenau qui eut lieu les 24 et 25 janvier et qui marqua la fin de l'opération Nordwind. Hitler avait désormais besoin de ses divisions sur le front russe.



Hatten, rue Principale et église en ruine

Après la bataille...

Le Bilan humain et psychologique:

La population civile a payé un lourd tribut : 82 victimes décédées à Hatten (15 enfants, 35 femmes et 32 hommes) 31 victimes décédées à Rittershoffen (2 enfants, 17 femmes et 12 hommes).

Les blessés, on ne les a pas comptés, mais une personne sur deux l'a été. Certains sont encore infirmes : membres artificiels, membres mutilés, séquelles diverses... En consultant les actes de décès, on y trouve des inscriptions de décès suite à un jugement de tribunal. Car tous les corps n'ont pas pu être identifiés, ni même trouvés. Comme dans une cave, pleine de monde, où tombe une grenade au phosphore ; dans une cave on a pu dire que là il y avait tant de personnes et ceci grâce aux... chaussures qui n'ont pas brûlé par manque d'oxygène. Beaucoup de familles avaient été dispersées. Certains pères ou mères sont restés plus de deux mois sans nouvelles d'un fils, d'une fille, d'une mère ou père ou frère ou sœur. Existe-t-il des mots pour exprimer ce qu'ont subi ces personnes ? A la fin des combats, les civils ne peuvent habiter à Hatten, car sur les 360 maisons que comptait en gros le village, aucune n'a été épargnée ; une trentaine seulement sont « réparables », mais en janvier, habiter une maison ouverte à tout vent n'est pas possible.

La majorité des victimes sont des femmes, des enfants et des vieillards.

Certains familles ont été anéanties : jusqu'à trois, quatre ou même cinq membres d'une même famille ont péri. Pour la plupart, le traumatisme sera définitif. Cette bataille a laissé des traces indélébiles dans les chairs, dans les esprits et les mémoires. Les personnes toujours vivantes, qui ont vécu l'enfer de la bataille, ne peuvent oublier ces heures sombres. Certaines personnes ont pu témoigner, d'autres ont essayé d'enfouir ces souvenirs au plus profond d'elles-mêmes, pas toujours avec succès.

Les belligérants ont également beaucoup souffert. Pour les Américains :

-le 1^{er} bataillon/242^{ème} RIUS, dans les deux premiers jours : 22 officiers et 495 hommes tués, blessés ou disparus.

-la 14^{ème} DBUS :

*pour le CCA, 14^{ème} DBUS, engagé à Rittershoffen : 41 morts, 202 blessés, 29 disparus, 13 chars médium, 6 chars légers.

*pour le CCR, 14^{ème} DBUS, engagé à Hatten : 3 officiers et 23 hommes tués, 13 officiers et 272 hommes blessés, 1 officier et 50 hommes disparus.

*pour le CCB, le 62^{ème} bataillon d'infanterie avait eu 3 morts, 54 disparus, dont 1 officier. Les 12 et 13 janvier : 55 blessés.

La 14^{ème} DBUS estime ses pertes générales pour la période 13-20 janvier à 1 115 officiers et hommes, soit 104 tués, 899 blessés et 112 disparus.

-la 79^{ème} DIUS :

*le 315^{ème} RIUS avait 288 victimes (tués, blessés ou disparus) pour le 3^{ème} bataillon, 168 pour le 2^{ème} bataillon, quant au 1^{er} bataillon, 104 hommes sur 136 dans la compagnie B étaient disparus.

Au total, les pertes pour les Américains sont estimées à 1 200 soldats et officiers.



Rittershoffen, la Rittergasse

Pour les Allemands :

En l'absence de données officielles, elles sont difficiles à évaluer. Le CCR seul les estimait à 678 morts, 1 000 blessés, 7 chars Mark IV, 6 canons antichars, 3 canons automoteurs détruits. Le CCA donne les chiffres suivants : 1 510 blessés ou tués, 54 chars ou canons au-

tomoteurs détruits, 12 canons antichars détruits 28 mitrailleuses et 15 mortiers anéantis.

Les pertes totales pour les Allemands, s'élèveraient à 2 000 tués et encore plus de blessés.

Le terrain autour des deux villages avait été transformé en cimetière de véhicules. L'équipement perdu du CCR, 14^{ème} DBUS, comprenait 17 chars médium, 5 chars légers, 1 half-track, 3 canons antichars de 57 mm.

Statistiques pour la 14^{ème} DBUS :

Véhicules détruits par l'ennemi : 39 chars, 5 half-tracks, 30 véhicules à roue, 1 voiture blindée, 2 obusiers de 105mm, 6 canons de 57mm

Carburant dépensé : 193.000 gallons, soit 800.000 litres environ

Consommation de munitions : 64.670 balles de carabine, 682.687 balles de calibre 30, 1 825 obus de calibre 37mm, 1 800 obus de calibre 57mm, 6 723 obus de calibre 75mm, 3 392 obus de calibre 76mm, 2 584 obus de mortier de calibre 81mm, 33 747 obus de petit calibre, 4 776 obus moyens, 1 496 roquettes, 3 542 grenades, 7 500 mines antichars, 120 bombes.

Le 48^{ème} bataillon US à lui seul a été responsable de la destruction de 18 chars et canons automoteurs et de 4 véhicules variés dont 3 half-tracks ainsi que de la mort de 250 ennemis. Dans un terrain aussi exposé il était difficile de récupérer les véhicules endommagés.



Rittershoffen, été 1945, dans les vergers...

Enterrement des morts :

Il y avait des cadavres partout, d'hommes comme de bêtes. Jusqu'alors le temps froid avait heureusement empêché la putréfaction des corps. Tout était détruit. Les civils sortirent peu à peu des ruines et entreprirent de nettoyer. C'est à ce moment que les habitants ont découvert l'ampleur des dégâts. Pendant 12 jours ils n'avaient pas pu sortir des caves. Des cadavres étaient empilés ça et là sur des hauteurs de 2 mètres, comme des stères de bois. Des montagnes de morts. Les Allemands firent appel aux survivants pour entermer les morts.

La population civile mettra environ 6 semaines pour récupérer tous les morts. Durant toute cette période, les habitants signalaient des morts qu'ils retrouvaient dans les cours ou dans les jardins.

Emile Rupprecht participa à la récupération des corps. Il alla récupérer des soldats américains tués dans l'explosion de leur chars (15 au total près de la forêt à la limite du ban avec Rittershoffen) Ces chars avaient été mis hors de combat par un canon allemand placé près du cimetière, qui les détruisaient systématiquement, l'un après l'autre, quand ils sortaient de la forêt.

Un habitant de Hatten, Henri Wurster, se souvient qu'un soldat allemand était coincé sous les pignons effondrés de deux maisons. Il est persuadé que ce soldat n'avait pas été enlevé lors du chargement des ruines des maisons.

Il fallait aussi enterrer les animaux, il y en avait des masses. Un trou était creusé près du cadavre, puis l'animal y était basculé. Parfois un trou d'obus ou de grenade évitait de creuser. Beaucoup d'animaux avaient été réquisitionnés avant la bataille, sans quoi il y aurait eu encore plus de cadavres et des risques d'épidémie.

Un habitant se souvient qu'un soir, une charrette pleine de cadavres qui n'avait pas pu être ramenée à temps au village, avait été retrouvée le lendemain matin avec tous ses morts, mais ceux-ci avaient été dépouillés de leurs chaussures et chaussettes !

Vers le mois de mars, la température se radoucissant, les cadavres commençaient à se décomposer. En tirant sur les corps, il n'était pas rare de se retrouver avec un bras ou une jambe dans les mains.

Les destructions :

Témoignage d'un soldat Américain :

Lorsque les troupes de la 14^{ème} DBUS passèrent par les villages déserts de Hatten et Rittershoffen le 18 mars 1945, au cours de leur marche victorieuse en direction de la frontière, elles revirent les lieux où s'était déroulée cette terrible bataille. Le sergent Douglas Hamilton, 25^{ème} bataillon de chars dit :

En traversant ce secteur, les épaves de l'équipement militaire et des véhicules, les nôtres et ceux de l'ennemi, la masse de décombres qui étaient jadis la petite ville paisible de Rittershoffen, témoignaient de l'âpreté de la bataille qui fut la contribution de la 14^{ème} Division à la défaite totale de l'armée nazie.

Témoignage d'un civil :

M. Geber revint à Hatten en juillet 1945. Son récit, poignant d'émotion, constitue un témoignage précieux. En voici des extraits :

Hatten ressemblait à un désert d'où émergeait le clocher de l'église détruite, quelques maisons trouées par des obus, d'autres par la mitraille et, surtout, des ruines en masse, dans un désordre indescriptible. Ni le village ni les alentours n'avaient encore été déminés. En m'approchant de la localité, je constatais près du passage à niveau du chemin de fer un nombre impressionnant de casques troués par des balles, un char renversé dans le fossé dont la coupole et la bouche à feu avaient été projetées au-delà du passage à niveau à environ dix mètres...

En entrant dans le village par le sud, un spectacle lamentable s'offrait à mes yeux : la rue principale, parsemée d'éclats d'obus, de bombes, de douilles, de balles et, de part et d'autre de la rue, des tas de décombres des maisons fauchées, des poutres calcinées

et tordues, des fusils cassés, les caniveaux encombrés de toutes sortes de matériaux épars, un désastre complet vous donnant l'impression tragique d'un vrai désert où souris et rats cherchaient leur nourriture en s'attaquant aux cadavres des soldats tués.

Spectacle horrifiant en ce mois de juillet où le soleil d'été risquait de déclencher de graves épidémies. Des champs de mines partout. Un silence de mort planait sur ce tableau sinistre et je n'entendais que le chant plaintif d'un seul oiseau ajouter à tout cela sa part de tristesse et de solitude... Il n'y avait plus rien que quelques personnes isolées, perdues dans cette affreuse misère, cherchant à se maintenir à tout prix pour ne pas laisser l'impression d'un dépeuplement complet de la citée sacrifiée.

L'église ressemblait à un squelette, sans portes ni fenêtres, dressant la partie restante de son clocher comme un doigt vers le ciel bleu. L'intérieur était vide et brûlé par des obus au phosphore. Sous le clocher, des soldats tués étaient recouverts de briques et de débris de cloches mélangés à ce qui restait de l'horloge.

Dans ce qui restait de l'ancienne boucherie-charcuterie David, au bout de la rue des Ecoles, j'ai retrouvé des barres de dynamite prêtes à être employées pour faire sauter le pont de pierre, ancien vestige du château disparu.

Les larmes me montaient aux yeux devant la maison paternelle : tout était en ruine, la cave encombrée par toutes sortes d'immondices, le mobilier brûlé, le reste détruit.

On me signala aussi deux victimes des combats, ensevelies provisoirement sous des briques dans un caniveau de la rue Principale : un homme et un enfant,



Epave de char rue de la gare à Hatten

qui ne pouvaient être inhumés car le déminage n'avait pas pu avoir lieu. Par ailleurs, les sabots d'une petite fille près d'un tas de betteraves, dans une cave. Elle n'a pas été retrouvée et c'est peut-être celle trouvée dans le caniveau. A côté de la mairie, une belle maison bourgeoise, n'avait plus l'allure d'une maison, et c'était ainsi le long de la rue Principale en direction de l'Ouest. Une maison où des combats acharnés se sont déroulés pendant trois jours est la maison « Sucher ». Les soldats s'y battaient avec une rage extraordinaire et c'est là que j'ai découvert le corps d'un soldat allemand en uniforme, muni de son casque, à moitié rongé par les rats. A peu de distance de là, un tibia de soldat ensanglanté dans une botte traînant dans des décombres.



Hatten, char allemand, cot, Nord rue du ruisseau

Au Nord du village, près de l'ancienne tuilerie désaffectée, un « Tiger » allemand colossal dirigeait encore sa bouche à feu vers le village ; il avait été mis hors de combat mais cachait encore en son sein de nombreux obus prêts pour le tir. Un peu plus loin, vers l'Oberbach, un « Panther » allemand, autre colosse, mais hors de combat, dirigé vers l'Ouest, et dans un autre verger un autre char se trouvait renversé et rendu inoffensif ; il avait subi d'énormes dégâts. D'autres chars étaient dispersés par-ci, par-là, immobiles et silencieux.

Sur le chemin face au cimetière et face à la gare fortement endommagée, j'ai découvert un autre char dans les champs qui cachait dans sa tourelle le thorax d'un soldat tué pendant l'attaque, et autour, traînant par terre, des obus à ailettes non éclatés.

A noter que Hatten, Rittershoffen et Aschbach furent citées à l'ordre de la Division et reçurent la Croix de Guerre avec Etoile d'Argent. Buhl et Trimbach furent citées à l'ordre de la Brigade et reçurent la Croix de Guerre avec Etoile de Bronze.

Les villages voisins avaient également souffert, à des degrés divers. A Stundwiller, près de 200 soldats allemands furent ensevelis dans le cimetière.

Le mot de la fin revient à ces soldats de la 7^{ème} Division de Parachutistes qui, en poste à Soufflenheim quelques jours plus tard, dirent : A Hatten, ce fut horrible. Les Américains se battirent comme des lions. Nous semblions être face à des étudiants. Nous devions nous battre pour chaque maison, chaque pièce. Nous pouvions voir et entendre les Américains dans la

pièce voisine par le trou de la serrure. Chaque assaut ne nous rapportait que deux ou trois maisons, parfois seulement une pièce. Les morts continuaient de s'amonceler. Il fallait faire de grandes enjambées et encore on buttait contre les corps. Alors, quand nous ne pouvions faire autrement, en dernier ressort, nous utilisions les Panzerfausts. C'est à cette condition que nous pûmes conquérir le village. Ou vous vous endurcissez, ou vous mourez. Nous n'avons pas voulu d'un tel bain de sang.

Témoignage d'un survivant :

Un soldat allemand, Hans Weiss, raconte les combats autour de la casemate Esch, janvier 1945 :

Que ne m'étais-je imaginé en 1944, alors que je travaillais dans la construction aéronautique, au sein des Messerschmitt-Flugzeugwerke ? On y construisait les premiers avions à réaction du type 262 dans l'usine de Laupheim, dans le Wurtemberg. Mes projets d'avenir prirent fin en juin 1944, lors de la destruction de l'usine par un bombardement aérien. Dès ce moment, j'entrevis ce que le mot « guerre » pouvait signifier dans toute son étendue.

Lors de l'incorporation de la classe 1925, mais aussi de classes plus jeunes, on m'affecta au Schwäbische Traditions-Regiment 119 pour y faire mon instruction militaire. Après six semaines de formation à Reutlingen, on me déplaça à Grafenwöhr où, sous le commandement du capitaine von Rodenberg, le bataillon 119 était en train d'être constitué. Je fus affecté à la 6^{ème} compagnie, commandée par le capitaine Ernst, et dont le lieutenant Ritter von Molo était un des chefs de section.

La suite se déroula dans la plus grande précipitation. Le jour de Noël 1944, nous fûmes embarqués dans un train qui nous conduisit via Nuremberg, Mergentheim, Pirmasens, à destination de Germersheim. Avec nos véhicules, nous nous dirigeâmes vers Zweibrücken, où l'on fit halte dans un bois. Le 7 janvier 1945, nous traversâmes Bergzabern pour prendre position au sud de Wissembourg. Notre bataillon faisait partie de la 25^{ème} Panzer grenadier Division, qui avait pour mission d'attaquer les troupes américaines qui s'étaient repliées sur la Ligne Maginot, dans le secteur de Hatten-Rittershoffen.

Dans la soirée du 7 janvier, les commandants de compagnie rassemblés dans un restaurant de Niederroedern, par le capitaine von Rosenberg, reçurent leurs instructions. Notre bataillon fut chargé de réduire les casemates de la Ligne Maginot à environ 800 mètres au sud-est de Hatten ; d'en déloger l'ennemi, et de là, d'entamer l'occupation de la localité.

A travers le bois de Hatten, la compagnie se dirigea vers les différents objectifs qu'on lui avait assignés. Aux ordres du lieutenant Volk, la 6^{ème} et la 7^{ème} compagnies progressaient à droite de la route Hatten-Seltz, tandis que la 5^{ème} (Lt Otto) et la 8^{ème} (Lt Hahn) progressaient du côté gauche. Il n'était pas facile de creuser les trous individuels car le sol était gelé. Vers 23h, une section d'assaut commandée par le lieutenant Ritter von Molo nous dépassa. Elle avait pour mission de s'emparer d'une casemate située non loin de la maison forestière (la casemate Esch). C'était une nuit de pleine lune, et il faisait très froid. Nous restions immobiles dans nos tranchées, transis par le froid, jusqu'au petit matin. Non sans quelque appréhension,

car se préparait là notre premier engagement.

Le 9 janvier, vers 5h du matin, arriva l'ordre d'attaquer. Nous quittâmes le bois pour nous engager en terrain plus dégagé. Entre-temps, les Américains avaient engagé un tir d'artillerie sur le site où nous progressions. Ce fût un diabolique feu d'artifice qui nous accueillit. Nous progressions très lentement, car il fallait s'aplatir à tout moment. Dès les premières minutes, nous eûmes à déplorer les premiers blessés et même des tués. A hauteur du cimetière juif, notre progression s'arrêta, le déluge de feu de l'artillerie américaine rendant toute avance impossible. Des obus éclairants illuminaient régulièrement le champ de bataille, et nous apercevions à environ 280 mètres, les contours de la casemate Esch qui venait d'être enlevée par les hommes du Lt von Molo. On nous rapporta ultérieurement cet événement, ainsi que le fait que le Lt von Molo avait été blessé au cours de cet assaut.



Remise de la croix de guerre par le général De Lattre de Tassigny aux communes de Hatten et Rittershoffen, le 14 juillet 1949 à Strasbourg

Entre-temps, le jour se leva et nous aperçûmes à environ 800 mètres, la localité de Hatten. Il devait être approximativement 10 heures, quand un grondement sourd se fit entendre du côté du bois de Hatten, d'où sortirent des canons d'assaut chenillés allemands. Immédiatement, ceux-ci furent pris à partie par des canons antichars ennemis, et durent reculer à l'abri du bois, avec de lourdes pertes. Une seconde tentative, appuyée par l'infanterie d'assaut, échoua de même manière sous le feu de barrage des Américains. Ces derniers tentaient, par la même occasion, de reprendre possession des casemates, sans toutefois y réussir. C'est ainsi que nous restâmes cloués sur nos positions, sans pouvoir avancer, jusqu'à la tombée de la nuit.

Pour pouvoir évacuer les morts et les blessés, le capitaine Ernst désigna un commando chargé d'effectuer cette tâche peu agréable. Nous apprîmes par ce dernier que les pertes de la compagnie s'élevaient à 54 blessés et 9 tués, ces derniers étant la plupart des chefs de sections et de groupes.

Dès l'apparition de l'obscurité, la compagnie se mit en route, longeant la maison forestière Esch jusqu'au cimetière du village. Là, les hommes creusèrent leur trou individuel, ainsi que des emplacements pour mitrailleuses. Nombre d'entre eux s'abritèrent dans le fossé bordant la chaussée, ainsi qu'à l'abri des buissons qui poussaient au bord du fossé.

La section de commandement occupa la casemate Esch, pour l'aménager en P.C. de compagnie. Les hommes des Transmissions installèrent une ligne téléphonique entre la casemate et le P.C. du bataillon, dans la forêt de Hatten, où les pionniers avaient creusé des abris recouverts de troncs d'arbres, juste à côté de la route de Seltz. Mon travail de transmetteur était de maintenir le contact entre la compagnie et le bataillon, de jour comme de nuit. Au cas où la liaison serait interrompue du fait de l'ennemi, il fallait soi-même acheminer le message. L'exécution de cette mission ressemblait le plus souvent à un commando pour le paradis. Courbé en deux, quelquefois rampant dans les fossés, je parcourais la distance jusqu'au P.C. du bataillon, pour ensuite revenir à mon point de départ. Le seul endroit où je pouvais souffler quelque peu était l'abri que m'offrait le mur du cimetière juif ; car les Américains qui étaient retranchés dans les bois de Rittershoffen n'étaient pas en mesure d'observer cette portion de terrain.

Toute l'étendue de Hatten et notre casemate subissait un incessant déluge d'obus d'artillerie et de mortiers, où se rajoutaient les projectiles des chasseurs-bombardiers. La localité de Hatten fut bombardée par les Américains avec nombre d'obus au phosphore ; elle sera complètement détruite. Les Américains essayèrent de reprendre la Ligne Maginot à plusieurs reprises, mais ils échouèrent chaque fois. Nos blessés étaient soignés par notre caporal-infirmier, à l'intérieur de la casemate, ainsi que quelques civils qui avaient fui le village en flammes. Notre infirmier Weyers les soignait sur place, jusqu'au moment où à la faveur de l'obscurité, on pouvait les évacuer vers un centre de soins plus important, établi dans l'école de Niederroedern.

Dans la matinée du 17 janvier, un intense bruit de moteurs se fit entendre du côté du bois de Rittershoffen. Aussitôt, je grimpai à l'échelle métallique menant en haut de la cloche blindée, où se trouvaient plusieurs embrasures pour l'observation. Dans la lumière du matin, je reconnus distinctement sept blindés Sherman qui débouchaient de la forêt pour se diriger droit sur nos positions. L'alerte fut transmise immédiatement à toutes les unités, c'est la 6^{ème} compagnie qui se trouvait être la plus menacée, étant directement sur la trajectoire des chars. Le capitaine Ernst ordonna aux hommes de la compagnie de commandement de rassembler les lance-roquettes antichars et de le suivre.

Notre casemate subit de la part des chars un tel tir de mitrailleuses et de canons de 76mm qu'il était impossible de quitter l'ouvrage sans passer par un fossé large de 1m et profond de 2m qui s'étendait de part et d'autre de la porte blindée (le fossé diamant). Armé d'un pistolet-mitrailleur et de deux lance-roquettes, je n'eus d'autre ressource que de sauter également dans ce fossé. Par malheur, celui-ci était rempli d'eau à mi-hauteur. Il fallut attendre le moment propice pour quitter le fossé, et traverser le terre-plein pour rejoindre les positions de la compagnie.

Arrivé sur place, le capitaine Ernst s'informa de la situation présente auprès des transmetteurs qui s'abritaient dans un trou, avec leur appareil de type Dora. Muni d'un lance-roquettes que je venais de lui passer, le capitaine grimpa sur le talus bordant la route, où poussaient quelques buissons. Il se mit en position de tir, mais il fut presque aussitôt atteint par une rafale

de mitrailleuse. Mortellement touché, il dégringola dans le fossé.

Les transmetteurs répercutèrent aussitôt la nouvelle auprès du commandant du bataillon. La réponse fut brève : le sous-lieutenant Jenewein prendra immédiatement le commandement de la compagnie. Ma mission fut donc d'en informer personnellement cet officier. Heureusement que, durant notre périple nocturne, le lieutenant Ernst m'avait informé de la localisation du sous-lieutenant Jenewein, que je pourrai trouver dans un abri à l'est du dispositif de la compagnie, à proximité du cimetière de Hatten.

Courbé ou rampant dans le fossé, je progressai dans cette direction. Je craignais par-dessus tout d'être rattrapé par les chars dont le bruit des chenilles se rapprochait, et qui pouvaient à tout moment franchir la route et me passer sur le corps. Par prudence j'avais emporté deux lance-roquettes. Arrivé à l'abri du sous-lieutenant Jenewein, je l'informai de la situation. Celui-ci m'emprunta sans tarder un des deux lance-roquettes, tandis que le sous-officier Klose s'empara du second. Chacun mit en joue un des chars qui progressaient parallèlement à la route, à environ 40 mètres. Les deux tireurs touchèrent leur but, mettant hors d'état deux des monstres. Alors que les cinq autres chars faisaient feu de tous leurs tubes, Jenewein voulut tenter une seconde fois sa chance... à condition de disposer d'un second lance-roquettes, que je ne pus bien entendu lui fournir puisque je n'en avais emporté que deux. Dans un mouvement de colère, il me réprimanda pour n'avoir emporté que deux de ces armes. Je suis persuadé que ce bouillant officier me doit la vie, car il aurait certainement été abattu par les autres blindés.



Grenadier allemand prêt à utiliser un lance-rockette antichar « panzerfaust »

Les chars firent demi-tour et reprirent le chemin de leur base de départ. Au passage, ils embarquèrent les occupants des deux blindés qui avaient été détruits. Le plan américain avait échoué, le succès en revenait à notre 6^{ème} compagnie. La vengeance ne se fit pas attendre longtemps, les Américains firent feu, de longues heures durant, de tous leurs tubes. De nombreux obus de mortiers vinrent s'abattre sur nos positions. Les chasseurs-bombardiers surgirent brusquement du ciel et y ajoutèrent leur part de mitraille. Il ne nous restait plus qu'à enfouir notre tête dans la neige. Le sous-officier Klose, qui avait détruit un des chars, fut blessé au cours de cette action par un éclat qui se ficha dans son épaule droite. Cette

blessure, qui nous paraissait bénigne, devait coûter ultérieurement la vie à cet homme.

A l'aube du 19 janvier, notre casemate fut subitement prise sous un déluge d'obus. Coup après coup, ceux-ci explosaient au contact de la façade donnant sur la route. Il m'apparut à l'évidence que ce n'étaient pas des projectiles d'artillerie. De la coupole d'observation, je vis deux Sherman en position à l'orée du bois de Rittershoffen, non loin de la route menant de la maison forestière à Koenigsbruck. Leurs canons de 76mm nous envoyaient leurs projectiles en tir tendu, d'une distance d'environ 800m. Des blocs de béton étaient arrachés de la façade, pourtant épaisse de 1.50m. Il m'a été rapporté que ces dégradations sont encore visibles aujourd'hui.

Notre commandant de compagnie, le sous-lieutenant Jenewein, saisit alors les écouteurs du téléphone de campagne et cria dans le micro : « Ne remarquez-vous donc pas les tirs que subit notre poste de commandement ? Faites cesser cette canonnade, mettez en action nos pièces antichars et détruisez-moi ces blindés » Il me semblait que les vociférations émises avec un fort accent souabe par notre commandant de compagnie étaient au moins aussi fortes que les explosions contre la façade.

Les équipages de chars devaient se douter que leurs tirs ne pouvaient percer la façade. Leur but était certainement de toucher les créneaux d'observation des cloches (ce qui à l'heure actuelle nous paraît inexact, faute de quoi ils devaient être de piètres tireurs) car ils supposaient sans doute qu'un observatoire d'artillerie y était installé. Enfin, cette désagréable canonnade s'arrêta, nous pouvions respirer ; en fait, nous n'étions pas du tout sûrs que la façade ne serait pas éventrée par les tirs. Étaient-ce nos canons antichars ou l'épuisement des munitions américaines qui avaient mis fin aux tirs ? Peu importe, l'essentiel est que ce feu infernal se soit arrêté.

Le 20 janvier, les combats autour de Hatten prirent fin. Les Américains avaient battu en retraite discrètement, sans que nous l'ayons remarqué, pour se mettre en position sur le cours de la rivière Moder, à l'ouest de Haguenau. Notre division reçut l'ordre de poursuivre les Américains et de les attaquer dans leurs nouvelles positions. Une tête de pont sera formée sur l'autre rive de la Moder, près de Neubourg. A nouveau notre 6^{ème} compagnie fera partie des unités qui franchiront ce cours d'eau dans la nuit du 24 janvier, pour prendre position dans la forêt d'Ohlungen, renforçant ainsi la tête de pont tenue par le régiment 119. S'ensuivirent deux jours d'intenses combats, où nous subîmes de fortes pertes en tués, blessés ou disparus.

Dans la nuit du 26 au 27 janvier, nous dûmes évacuer la tête de pont car notre division fut engagée en toute hâte sur le front de l'Est. La dernière phase de la guerre devint de plus en plus perceptible, les Russes étant arrivés sur le fleuve Oder, à environ 80 kilomètres de Berlin. Les jours suivants n'eurent rien à envier ; sur le plan des combats, à ceux vécus en Alsace. Le 7 février à Gross-Neuendorf je n'oublierai jamais cette date ni ce lieu – a quelques kilomètres au nord de Kustrin, s'écroula, pour moi, caporal Hans Weiss, un monde dans lequel j'avais mis beaucoup d'espérance. Je sais que d'innombrables autres personnes subirent un sort analogue, c'est pourquoi je ne veux pas m'apitoyer sur le mien.

Hans Weiss, né le 28 mars 1925. Blessé grièvement et ayant perdu la vue à l'âge de 19 ans.

Citation de l'auteur : « *Si j'ai, après ces années, décrit une partie de la bataille de Hatten-Rittershoffen, ce n'est pas pour parler du temps passé, mais plutôt pour exhorter les jeunes générations à s'engager pour la paix et la réconciliation* ».

Ordre de bataille Allemand (reconstitué par le Col. Maurice K. KURTZ, Cdt. L'artillerie de la 14^{ème} DBUS pendant la bataille) :

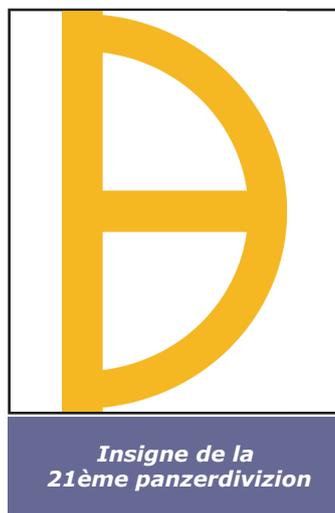
25^{ème} Panzer grenadier Division : 1^{er} bataillon/35^{ème} PGR, Hatten, 9 janvier – 1^{er} bataillon/119^e PGR, Hatten, puis Rittershoffen, 9 janvier – 2^{ème} bataillon/119^{ème} PGR, Hatten, 9 janvier.

21^{ème} PD : 2^{ème} bataillon/125^{ème} PGR, Rittershoffen, 10 janvier – 1^{er} bataillon/192^{ème} PGR, Rittershoffen, 10 janvier – 220^{ème} bataillon de génie, Hatten, 11 janvier – 2^{ème} bataillon/192^e PGR, Rittershoffen, 13 janvier.

7^{ème} Division de Parachutistes (Fallschirmjäger) : 1^{er} bataillon/20^{ème} Régiment, Hatten, 14 janvier – 3^{ème} bataillon/20^{ème} Régiment, Hatten, 14 janvier – 2^{ème} bataillon/20^{ème} Régiment, Hatten, 15 janvier.

47^{ème} Volksgrenadier Division : 104^{ème} VGR, Hatten et Rittershoffen, 16 janvier – 103^{ème} VGR, Rittershoffen, 17 janvier.

En appui : 5^{ème} Bataillon de blindés – 22^{ème} Bataillon de blindés – 21^{ème} Bataillon de reconnaissance – 125^{ème} Bataillon de reconnaissance – 25^{ème} Bataillon antichars – 155^{ème} Régiment d'artillerie – 1151^{ème} Bataillon d'artillerie – 1152^{ème} Bataillon d'artillerie



Bibliographie :

« Après la bataille » : Propos de M. Heimlich Emile recueillis par M. F. Fenninger. Interview de M. Henri Wurster. Articles des DNA concernant le ME-262. Interviews conduits par F. Fenninger et L. Pommois. Témoignages de vétérans du 242^{ème} RIUS recueillis à des Congrès aux Etats-Unis. Une ferme, deux guerres, trois générations. De Dora Hege. L'Outre-Forêt, n° spécial sur la bataille, juin 1985. G-2 Periodic Report, 79th USID – TF Linden – 14th Armored Division (Archives de Washington). After-Action Report, 315th Regiment, 79th USID (Washington) – 1st Battalion,

242nd Infantry, 42nd Division, 8 January to 11 January – CCR, 14th Armored Division (Washington)

Unit history CCA, CCB, CCR, 14th Armored Division, January 45 (Washington)

Narrative, 242nd Regiment, January 1945 – Journal du 242^{ème} RIUS, 42^{ème} DIUS (Washington).

« We came to flight », History of the 48th Tk Bn, by T/Sgt Dean B. Robinson et T/Sgt Vernon G. Brown.

Combat History of the 19th Armored Infantry Battalion, by Lt. Walter R. Dickson, chapter IV.

Citation of Unit for Company A, 48th Tk Bn.

Unit history of the 47th Tank Battalion, by Captain Joseph Carter (Archives de Washington).

« Steady on », the Combat History of Compagny C, 25th Tank Battalion by Sgt Edward F. Kelly.

The Combat History of Compagny K, 222nd Infantry. 14th Armored Division at Hatten-Rittershoffen, a research report prepared at the Armored School, Fort Knox, Kentucky.

Unit histories of the 813th en 827th Tank Destroyer Battalions – 94th Cavalery reconnaissance squadron (Archives de Washington).

Panzer Commander, the Memoirs of Colonel Hans von Luck, Praeger publishers, NY, 1989.

David Irving, the Secret Diaries of Hitler's Doctor, Grafton Books, London, 1983.

The Seventh United States Army – Report of Operations – France and Germany – 1944-45, vol.II and III.

Lise Pommois, Winter Storm, War in northern Alsace, november 1944-march 1945, Turner, Kentucky, 1991 – Des Vosges à Colmar, le Val d'Orbey dans la tourmente, SHARN, 1993 – Tempête sur les Vosges du Nord, chronique de l'hiver 1944-45, SHARN, 1995

Jeffrey Clarke, Robert Ross Smith : Riviera to the Rhine, Center of Military History, US Army, Washington, 1993.

-Lise Pommois, Opération Nordwind, les blindés dans l'affaire de Hatten-Rittershoffen, 9-20 janvier 1945.

-Cercle d'histoire et d'archéologie de l'Alsace du nord, revue l'Outre-Forêt, hors série, mai 1995

-Lignemagnot.com

Remerciements

Une passionnée d'histoire locale a, grâce à ses recherches, réussi à rassembler une masse impressionnante d'informations, de documents, de témoignages et de photographies.

Il s'agit de Mme Lise POMMOIS, que je tiens à remercier pour avoir eu l'extrême gentillesse de m'autoriser à utiliser comme support essentiel pour cet article, ses écrits intitulés « *Opération Nordwind, les blindés dans l'affaire de Hatten-Rittershoffen, 9-20 janvier 1945* » diffusés dans un numéro hors série publié en 1995 par le Cercle d'histoire et d'archéologie de l'Alsace du Nord, que je remercie également au travers de la personne de M. WEIGEL Bernard.

Postface

Par Vincent Dupont

Les troncs des arbres, mais aussi les murs des maisons et le cœur des gens s'en souviennent encore, l'opération *Nordwind* et en particulier la terrible bataille de Hatten-Rittershoffen marqua bien des mémoires alsaciennes. C'est cette bataille, à travers le travail d'Eric Schell, que nous avons choisie de rappeler en cette période hivernale dans ce numéro spécial. Cette offensive, tout comme celle déclenchée le 16 décembre 1944, a surpris le commandement allié qui ne croyait pas le III^{ème} Reich capable d'un nouvel effort. La reconquête de l'Alsace, « Terre d'Empire » et surtout celle de sa capitale, Strasbourg, était pour Hitler le meilleur moyen de restaurer son prestige aux yeux de son peuple. Aussi, quand le général Eisenhower décida de rétrécir le front de la 3^{ème} armée US opposée à von Rundstedt dans les Ardennes et, pour ce faire, d'élargir celui de la 7^{ème} armée US du général Patch, ce dernier dut s'attendre à durement s'accrocher au terrain.

Le rôle de la 7^{ème} Armée américaine fut en effet crucial, puisqu'il empêcha les Allemands de tourner la contre-attaque que le général Patton menait alors sur les Ardennes, mais permit également de couvrir la défense de Strasbourg, que le général De Gaulle avait demandé de protéger à tout prix. Ainsi, dans une sorte d'ultime affrontement dans la lutte idéologique millénaire que la France et l'Allemagne se livraient sur la légitimité de la possession de l'Alsace, Hitler et les Alliés allaient mener une bataille sans esprit de recul. Du côté allemand, un ordre du jour lancé le 5 janvier par le général von Maur allait en ce sens : « *Je compte sur vous pour pouvoir annoncer au Führer dans quelques jours que le drapeau à croix gammée flotte à nouveau sur la cathédrale de Strasbourg.* » Du côté français également un nouveau Stalingrad se préparait, et, quand le général de Lattre fut informé du repli américain du 1^{er} janvier, il écrivit au général Devers : « *Strasbourg constitue un symbole de la Résistance et de la grandeur de la France. La libération de cette ville a été le signe définitif de la résurrection nationale française. Son abandon inciterait la France à douter de la victoire. Il aurait, en outre, un retentissement mondial. Il exalterait le moral d'une Allemagne pour-*

tant au bord de la défaite. [...] L'honneur militaire et le prestige des armées alliées y sont engagés. »

Et pourtant, malgré toute la puissance idéologique de ces combats, il semble qu'ils aient été oubliés de la mémoire collective d'une période déjà ensanglantée par la Libération et par la contre-offensive des Ardennes. Est-ce un oubli volontaire de l'Histoire pour des combats trop meurtriers ? Il faut dire que l'héroïsation de la bataille des Ardennes, notamment grâce au cinéma, diminue l'importance de combats qui furent sans doute moins glorieux pour les américains qui durent finalement reculer, alors que leur résistance eut sans doute plus de succès vu l'intensité de l'affrontement que l'on peut constater au fil de cet article. L'atmosphère de ces combats nous est d'ailleurs ici fidèlement dépeinte. Grâce à un apport de témoignages de qualité, le calme, l'ambiance de soulagement de la Libération sont représentés, tout comme le stress et la tension montant avec l'annonce de la contre-offensive allemande. L'évolution de l'avancée allemande et le repli américain sur la Moder ont pu être étudié ici et commenté, tout comme les erreurs tactiques et stratégiques d'Hitler dans cette offensive, grâce à de nombreux témoignages très précis et poignants, tant américains qu'allemands. Ces témoignages nous montrent à quel point cette opération fut très bien préparée du côté allemand, avec beaucoup de matériel et de moyens de camouflage, mais également comment les combats furent traumatisants pour ces hommes pris sous un déluge de feu et qui, pourtant, ont résisté et perdu des camarades.

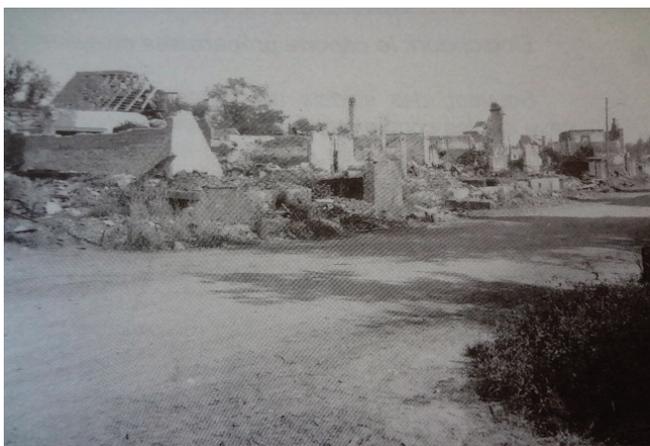
L'intensité des combats de Hatten-Rittershoffen et le vécu des combattants comme des civils nous sont en effet rapportés, tout comme l'horreur et la violence des destructions, des morts et des blessés. Cet affrontement fut réellement un enfer si l'on en croit les témoignages rapportés, les villages, les hommes, les femmes et les enfants se brisant sous les feux de l'artillerie des deux camps. Des familles furent ainsi décimées par les combats du côté américain, la population du côté allemand étant quant à elle évacuée, de gré ou de force. Le manque de munitions des américains,



Hatten, l'école des filles après les combats



La même école en 2012



Hatten, rue principale, janvier 1945



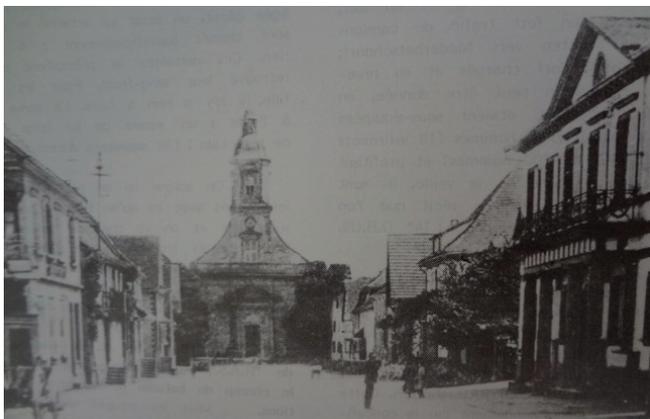
2012

de nombreuses fois mentionné, alors qu'ils sont attaqués sur plusieurs fronts, montre à quel point la lutte fut violente, les fantassins se livrant à une résistance héroïque face aux lance-flammes, à l'artillerie et aux chars. Cela nous permet d'entrevoir le profond traumatisme consécutif à ce combat, qui en fait une grande bataille dont beaucoup sortiront malheureusement choqués par ce duel de feu et d'acier, mais aussi pour avoir du se replier par la suite sans aucune gloire. Le témoignage du général Lynch, alors sergent-chef de la compagnie C, 19^e bataillon, est particulièrement saisissant sur ce point, ainsi que celui de M. Geber pour le retour dans le village en ruine où l'orgue retentit là où la guerre s'en est allée sans vainqueurs ni vaincus, si ce n'est la satisfaction d'avoir survécu.

Il convient également de rappeler dans un cadre plus général que de l'offensive *Nordwind* du 31 décembre, Hitler attendait la chute de Phalsbourg et la possession

de la trouée de Saverne. En prévision de cet évènement il avait également prescrit le franchissement du Rhin à Gamsheim afin qu'une action menée d'est en ouest à partir de ce point aboutisse à l'encerclement de toute la droite de la 7^{ème} Armée américaine. Une attaque issue de la poche de Colmar vers Sélestat devait également couvrir largement l'opération au sud. Il ne faut donc pas non plus oublier les troupes franco-américaines qui repoussèrent l'attaque allemande venue de la tête de pont de Gamsheim et de la poche de Colmar, l'armée française ayant également des combats semblables à ceux de Hatten-Rittershoffen à mener à Killstett et à Obenheim.

Pour conclure, en définitive, divers facteurs, dont aucun ne peut être négligé, sont intervenus pour interdire aux Allemands la reconquête totale de la Basse Alsace. Tout d'abord, c'est sans doute la vigueur des réactions du général de Gaulle et du général de Lattre pour défendre à tout prix Strasbourg et la Basse Alsace devant l'ordre de repli émanant du Haut commandement allié qui fut déterminante. Puis c'est le sacrifice des unités américaines au nord de la Moder ainsi que l'intervention rapide de la 3^e DIA au Nord de Strasbourg qui permirent d'endiguer l'opération *Nordwind* aux deux endroits où elle était la plus menaçante. C'est enfin évidemment l'échec des offensives allemandes déclenchées simultanément le 7 janvier, l'une au sud contre la 1^{ère} DMI, l'autre au nord contre le 6^e CAUS comme nous l'avons vu. C'est ce double échec qui évita la chute de la Basse Alsace et l'encerclement par l'ouest de Strasbourg, épargnant à cette ville le sort de Stalingrad.



Hatten, centre-ville avant guerre



Après les combats



En 2012